

chr. o.
798

433396

46

LE CARDINAL PÁZMÁNY

(1570—1637)

PAR
JULES KORNIS
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE
BUDAPEST

PARIS
ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ
95, BOULEVARD RASPAIL
1937



Elisir. O. 5798

604447

LE CARDINAL PÁZMÁNY

(1570—1637)

PAR
JULES KORNIS
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE
BUDAPEST

MTA
KIK



PARIS
ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ
95, BOULEVARD RASPAIL
1937

2452.0.2005

433396

M. T. AKAD. KÖNYVTÁRA
I. sz. Nüvevékonylo
637. 1193

R
1977

LA PERSONNALITÉ DE PÁZMÁNY.

I.

Individualité et personnalité.

La Hongrie fête le trois centième anniversaire de la fondation et de l'inauguration de l'Université Pierre Pázmány. Cette fondation remonte à l'âge héroïque de la science hongroise: trois siècles après, nous entonnons son épopée dont le héros est Pázmány. Dès lors il est tout naturel que la question se pose de savoir quelle était la personnalité, la structure intellectuelle de ce grand homme à qui notre Université doit son existence, quel était l'esprit ayant intégré les valeurs qui font de Pierre Pázmány un des plus grands génies créateurs qu'ait connus l'histoire hongroise? Cette puissante individualité de très vieille souche magyare, qui vit le jour dans le pays de Bihar, devint en effet l'une des personnalités les plus marquantes et des plus conscientes d'elles-mêmes de l'histoire hongroise. Armée d'une volonté exceptionnelle, Pázmány affronta le courant impétueux du temps et sut l'orienter dans la direction qu'il avait choisie.

L'individualité est la conformation psychique instinctive innée à l'homme, déterminée par la nature, c'est une matière brute qui doit encore être façonnée par le *moi*. Par contre, la personnalité est déjà l'individualité réalisant librement et avec une conscience nette de ses responsabilités, tant les valeurs qu'elle considère sciemment comme supérieures aux contingences du temps, que les buts qui en découlent. L'individualité instinctive vivant dans la société et subissant les influences extérieures auxquelles elle réagit devient un facteur de direction d'un ordre supérieur, si elle s'élève au degré de la personnalité. Ainsi, la personnalité qui réalise consciemment les valeurs objectives, est la forme suprême de la vie et de la qualité humaine, qui développe dans leur plénitude les facultés que lui a inoculées la nature et les met au service de buts élevés.

Dans la personnalité considérée comme entité morale, la réflexion, le sentiment et la volonté tendent uniformément à la réalisation de valeurs. La personnalité n'éclôt pas



végétativement d'elle-même, comme la plante de la graine, mais son développement est dû à l'activité consciente de l'individu même, activité déployée en soulevant de nouvelles séries de causes par une action volontaire et avisée, en intervenant ainsi activement dans la vie du monde extérieur. Les valeurs et les buts concrets qui découlent de celles-ci constituent l'élément principal de la vie psychique d'une personnalité: ces valeurs et ces buts sont les sources permanentes de son attention et de son intérêt, les mobiles de ses sentiments et les forces motrices inépuisables de sa volonté. Les actes de la personnalité sont toujours les expressions directes ou indirectes de ses appréciations conscientes.

Ainsi, le noyau de la personnalité est la conscience des valeurs et la volonté visant sciemment à leur réalisation. En examinant la personnalité de quelqu'un, nous envisageons toutes les manifestations de son esprit: son parler, ses écrits, ses attitudes, ses créations, et nous les rapportons aux valeurs. Ce faisant, la question fondamentale qui se pose à nous est celle-ci: quelle est la conformation de l'esprit de cette personnalité? en d'autres termes: quelle interdépendance y a-t-il, au point de vue des valeurs, entre les divers facteurs psychiques constituant la personnalité? quel est le système des valeurs à la réalisation duquel s'appliquent les facteurs psychiques: quels objectifs, quelles orientations d'attitude, quels moyens de procéder, quels actes, quelles créations intellectuelles ont découlé de cette conscience des valeurs?

II.

La conscience des valeurs catholiques chez Pázmány. Sa façon de penser. Intérêt logique de la science, — intérêt pratique de la religion. Homo contemplativus et homo activus. Homme autoritaire et grand organisateur: homme représentatif du XVII^e siècle. Son moyen d'action: formation de l'âme par l'érudition. Le couronnement de sa politique culturelle: l'Université, „création sacrée et nécessaire“.

De par la conformation psychique de Pázmány, c'est la valeur métaphysique de la religion, notamment du catholicisme qui, dès sa jeunesse, est au centre de son idéologie.

Pour lui, c'est là un des principaux étalons de valeurs de toutes choses. Tous les éléments de son esprit sont mis au service de cette valeur: sa pensée scientifique, la forte polarisation de sa vie sentimentale, sa puissante volonté qui le porte à la lutte incessante et vise à des créations durables. Tout son moi est mis au service du triomphe du catholicisme.

C'est au même but que tend dès le début la conscience qu'il a de sa vocation: peu d'hommes ont pu, comme Pázmány, discerner dès leur jeunesse avec autant de lucidité leur mission, ainsi que les moyens nécessaires pour la remplir. Quand il entre dans l'ordre militant de la Contre-Réformation, son talent, son aptitude apparaissent à ses yeux comme les instruments de sa vocation naturelle. C'est un jeune homme charismatique, il est animé par la conscience du but final: le triomphe de la religion catholique, il considère comme son devoir absolu d'atteindre ce but et pour cela, il engage toutes ses forces dans la lutte et se sacrifie s'il le faut. Cette vision nette de la valeur et du but de la vocation donne à toute sa vie un cadre à la fois fermé et harmonieux, un sens supérieur, une cohésion intime; c'est elle qui assure à son évolution intellectuelle la continuité et l'unité de direction; de là, la structure solide et claire de sa vie: la religion catholique est la *biodicaea* de Pázmány. La conscience nette qu'il a de sa vocation, dès sa jeunesse, renferme déjà, en germe, les talents du futur grand homme d'Eglise, c'est-à-dire son entéléchie, pour nous servir du terme d'Aristote. Sa vocation: rétablir le catholicisme dans son ancienne puissance, donne à l'ensemble de sa vie son style particulier et sa plasticité historique.

Les études philosophiques et théologiques qu'il fait à Cracovie, à Vienne et à Rome, ne font que renforcer cette conscience nette de sa mission, tout en élargissant l'horizon de son esprit. Les solides bases logiques de sa conception du monde sont jetées par Aristote, Saint Augustin, Saint Thomas d'Aquin, Suarez, Bellarmin. Il s'habitue au raisonnement froid et rationnel de son siècle, dénombrant les arguments quasi *more geometrico*; il en tire un grand profit pour ses écrits polémiques. Toujours, il s'adresse, en premier lieu,

à la raison, il use des instruments de la froide logique au lieu de faire appel à l'ardeur du sentiment, — il veut agir avec la raison lucide et non avec le pathos mystique, avec l'évidence de la compréhension et non avec la forme artistique parlant au coeur. Quand il envoie au conseil de la ville de Pozsony son *Hodegus* qu'il a écrit dans cette cité, il prie les conseillers de lire cette apologie de la vraie religion, dont le fondement est l'évidence de la raison. „La vérité ne s'obscurcit pas si elle voisine avec le faux, au contraire, elle ressort encore mieux, comme le blanc sur le noir“. (Correspondance de Pázmány. Publiée par F. Hanuy. I. vol. p. 43). Certains voient là, chez Pázmány la caractéristique de l'esprit du XVII^e siècle: le rationalisme. Or, en réalité, chez Pázmány, seule la méthode, la technique du raisonnement est rationnelle, mais quant au fond de sa pensée, il est tout à fait étranger au rationalisme théologique. Pour ce qui est du premier terme, Pázmány le reconnaît, voire le vérifie lui-même: „J'apporte des preuves simples, fondées sur les faits irréfutables de la vraie raison; je ne les puise pas dans des choses profondes et mystérieuses, mais je traite des choses terre à terre, des choses simples et claires qui entrent même dans l'esprit obtus et simpliste des gens les plus rustiques.“ (Pázmány: Oeuvres complètes. III. p. 139). Mais pour rien au monde il n'affirme que la compréhension par la raison soit l'indice de la valeur des vérités de foi: la source de la vraie foi est la révélation divine, que renferment les Saintes Ecritures. En conséquence, il désapprouve „que l'on suive comme paroles d'Evangile les conclusions fondées sur l'art philosophique; dans l'Ecriture Sainte l'on ne trouve rien sur la justesse de ces petites conclusions fabriquées dans l'atelier de la raison humaine.“ (III. 519). Pázmány ne croit même pas que les hommes soient assez naïfs pour „fonder leur foi et leur salut sur le raisonnement humain“. (III. 519). En présence des „futiles ergotages“ de la raison, il estime comme certain „que de la profonde science de la forte raison ne peut sortir un raisonnement susceptible d'être le fondement de la foi chrétienne“. (IV. 109). Pour l'âme religieuse de Pázmány, la cognition humaine rapportée à l'espace et au temps est d'origine inférieure et insuffisante: la foi est au-dessus du savoir et de la raison.

Dans la conception axiologique de Pázmány, la valeur logique et la science qui se propose de la réaliser, n'ont de valeur qu'en tant qu'instruments de la religion. Un trait caractéristique de la structure intellectuelle de sa personnalité c'est que tout en étant un des plus grands théologiens de son temps et un des plus éminents représentants de la pensée théorique, son esprit toujours tendu vers l'action, subordonne la théorie, la valeur logique de la science à l'intérêt pratique de la religion. Cette attitude explique que son débordant désir d'agir refoule en lui le professeur enseignant la philosophie et la théologie à l'Université de Graz: Pázmány renoncera aux délices intimes et sereines de la méditation pour s'adonner aux ardues luttes politiques et religieuses et en connaître les joies, variées mais aléatoires. Il a beau se plonger dans les subtiles distinctions de la métaphysique et de la logique et commenter les *Analytiques* d'Aristote, sa robuste personnalité a le sentiment net que sa vocation n'est pas de rédiger en chaire des définitions précises.

Pázmány, avec son esprit alerte, aspirant à l'action extérieure est heureux quand Aquaviva, général des jésuites lui fait savoir qu'il accède de bonne grâce à sa demande de mettre en valeur ses facultés non pas dans la carrière professorale, mais dans d'autres arènes de la vie (cum alioquin talenta R. V. alibi cum satisfactione et utilitate proximorum ac merito proprio occupari possint. Correspondance. 1. 756). Et pourtant c'était un excellent professeur, qui exerçait une profonde influence sur ses élèves. Dans l'annuaire de la Compagnie de Jésus pour l'année 1600, on lit à son sujet l'observation suivante: „Agé de trente ans, esprit perspicace, de bon jugement et bien doué, surtout très versé dans la science, apte à l'enseignement de la théologie et de la philosophie et éventuellement aussi à gouverner (ad gubernandum).“ (Ibidem, 756). Le regard exercé de ses supérieurs découvre de bonne heure dans le jeune jésuite hongrois l'aptitude particulière à gouverner et les talents d'organisateur qui le destinent à une mission d'ordre supérieur. Pázmány n'est plus l'humaniste de la Renaissance frivole, dont l'âme comme celle de Janus Pannonius, serait satisfaite des échos

glorieux de la brillante éloquence et de la déclamation pompeuse : il est déjà l'homme de l'agressif XVII^e siècle, avide d'action, de combat, de pouvoir, aspirant à faire usage de son talent d'organisateur. Où aurait-il trouvé, pour satisfaire ses aspirations, un terrain plus propice qu'en son propre pays que les ravages des Turcs et la scission confessionnelle entre catholiques et protestants avaient abaissé au point le plus bas qu'ait connu sa vie historique ?

Il est fréquent que le type de la personnalité religieuse, par une transition naturelle, vienne à prendre les caractéristiques propres au type de la personnalité politique. Sa personnalité religieuse est tout adonnée à l'amour de Dieu ; or, pour que l'amour de Dieu pénètre tout le monde, il faut propager la religion et pour ce faire il faut le pouvoir temporel, la force de l'organisation. L'âme aspirant à Dieu est d'ordinaire d'un naturel combattif : il existe en elle une tendance à faire partager à autrui ce qu'elle-même a atteint au prix de luttes intimes.

L'âme de Pázmány appartient à ce type psychique. Rentré en Hongrie, il travaille ferme. Il publie les uns après les autres, ses écrits polémiques rédigés avec une mordante ardeur, et par tous les moyens en son pouvoir il défend la „juste religion“ et attaque „la fieffée fourberie et le mensonge honteux“, ainsi que les „nouveaux rogneurs de foi“. A la cour de l'archevêque Forgách, il prend une part sérieuse à la réorganisation du catholicisme hongrois. Mais son âme d'apôtre passionnée n'est pas satisfaite des résultats acquis. En 1609, pris d'un soudain désespoir, il écrit à un de ses confrères de l'ordre demeurant à Graz et lui dit qu'il est près de songer à quitter le pays et ce, non qu'il soit découragé par le travail et par les nombreux ennuis, mais parce qu'il ne peut guère espérer voir une situation meilleure : il considère comme perdue la cause de sa religion (*cum tam male perditam videam causam Religionis*. Correspondance. I, 36). Toutefois, son pessimisme désabusé ne dure qu'un moment : sa volonté ne peut continuer à lutter qu'armée de la foi dans le succès de sa cause. Dans une lettre qu'il écrit deux jours après, parle déjà la voix de l'optimisme : *Sed est Deus in coelo ; et quamvis fluctuet, non mergitur illa navis*.

Et le bateau ne sombra pas, car il trouva en la personne de Pázmány le meilleur des timoniers. Fixant son regard sur le grand idéal, il cherchait les moyens spirituels permettant d'y arriver. Il entreprend une action lente mais systématique partant d'en bas : la formation des âmes par l'éducation. Quoique connaissant bien, depuis son séjour à Graz la politique violente de reconversion pratiquée par l'archiduc Ferdinand, ce n'est pas à celle-ci qu'il recourt, mais il tâche, en premier lieu, d'éduquer dans l'esprit catholique l'âme hongroise négligée, de l'éduquer par la parole, par la plume et surtout par l'école. Il veut créer d'abord une culture catholique hongroise et par là, une conscience publique catholique et ce, par des armes spirituelles. Dans la conscience axiologique de sa personnalité, la valeur spirituelle, le salut des hommes domine, c'est le but final que la politique même ne devait pas éclipser. C'est ce qui explique qu'au lieu de jouer aux côtés de son souverain à Vienne un rôle politique omnipotent, comme le cardinal Khlesl ou comme à Paris, Richelieu auprès de Louis XIII, Pázmány est demeuré le pasteur des âmes. Son idéal suprême est le relèvement religieux et moral, la refonte intime et radicale des âmes. „Ne jugerions-nous pas dangereux le médecin — demande-t-il dans un de ses sermons — qui devant son malade jouerait du luth et voudrait en outre le divertir de son chant... Pareillement dangereux sont les prédicateurs qui ne font que chatouiller les oreilles des auditeurs par les splendeurs du langage, ou par le récit de leurs rêves ou de leurs méditations ou bien par des sciences profondes et rares, mais inutiles, sans toucher même les plaies purulentes de l'âme". Alors qu'il n'occupait pas encore son poste élevé, et ne disposait pas d'une fortune immense, il écrivait à l'intention des Hongrois un livre de prières, et voulait adoucir les mœurs de la nation par ses sermons et par la traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ* de Kempis. Dès qu'il entre en possession d'un pouvoir et d'une fortune ecclésiastiques, c'est aux écoles et à l'éducation des prêtres qu'il emploie le meilleur de ses forces. C'est de la force de l'esprit, de la puissance culturelle qu'il attend l'amélioration du sort du catholicisme et de la nation hongroise. Mieux que quiconque, il sait que le chemin

de la civilisation est lent à gravir et que c'est une oeuvre de longue haleine, mais un chemin sûr, surtout dans un pays où les classes dirigeantes elles-mêmes, évincées de leurs biens par les Turcs, au cours de guerres incessantes, ont été complètement appauvries et sont devenues d'une rudesse semi-barbare.

Son premier souci fut d'éduquer un clergé catholique hongrois. Déjà comme jésuite, en 1610, il se vit administrer un blâme sévère par le général de son ordre, Aquaviva, pour avoir osé, sous sa propre responsabilité, envoyer un jeune homme hongrois pour être admis au Collegium Germanicum, alors qu'on y éduquait déjà 16 clercs hongrois au lieu de 12 (Correspondance. I. 768). Dès sa nomination d'archevêque, il emploie ses premiers revenus à fonder à Vienne un séminaire pour jeunes gens hongrois. Dans le préambule de sa charte de fondation, il déclare que nuit et jour il s'ingénie à trouver le moyen de créer un clergé hongrois cultivé et suffisamment nombreux. Il adresse un mémorandum au Pape où il expose l'incroyable pénurie en prêtres dont souffrait la Hongrie; et si l'on rencontre — se plaint-il — quelques prêtres, ceux-ci sont ignorants et sans instruction (Ibid. I. 293). Il implore le nonce apostolique de Vienne d'intervenir auprès de la Congrégation de la Propagande pour obtenir des subsides afin de pouvoir instruire un plus grand nombre de théologiens. (Ibid. 739). Il saisit le roi d'une requête analogue en lui demandant d'aider à mettre fin à la *penuria sacerdotum*. (Ibid. 341). Le *Pázmáneum* — son séminaire fondé à Vienne — est l'objet de son affection chaleureuse; durant toute sa vie, il s'occupe avec un soin affectueux des affaires de cette institution jusque dans les plus menus détails. C'est lui-même qui établit la coupe du vêtement des élèves, fixe les règlements intérieurs et les règles disciplinaires, ainsi que le programme des études, en vertu duquel ne pouvaient entrer au *Pázmáneum* que des jeunes gens ayant terminé l'étude de la rhétorique, pour commencer alors par l'étude de la logique; c'est lui qui couvre les frais de voyage des élèves auxquels il fournit aussi des livres; il accueille chez lui pour les vacances les élèves de santé débile, c'est lui-même qui cherche un organiste pour en-

seigner aux élèves le *figuratus cantus*, ainsi que l'usage des instruments de musique. (II, 338). Il est heureux quand il reçoit les thèses et les odes rédigées par les élèves et surtout quand il apprend que les pázmánites sortis de son institut sont de véritables exemples pour le clergé. Dans l'institut, il fait régner une discipline rigoureuse, et veille à ce que ni le bon renom, ni le résultat de l'éducation ne soient compromis: aux récalcitrants il fait infliger des châtimens même corporels; quand un des élèves de l'institut s'enfuit, il le fait arrêter, lui retire le droit de porter l'habit de prêtre et l'envoie à Nagyszombat, où le délinquant devait porter de la chaux et des briques sur les chantiers du séminaire en construction. Il désapprouve le directeur de l'institut lorsque celui-ci admet au Pázmáneum des laïques; il préfère fermer l'institut pendant un certain temps plutôt que de les admettre: il craint que la discipline de ses clercs ne se relâche. Il veille à ce que les séminaristes soient éduqués dans la conscience de la vocation et de la dignité sacerdotales si bien que, quand le directeur charge un pázmánite de convoyer un transport de papier, Pázmány le réprimande pour avoir confié une telle besogne à un clerc, et non à un facteur. Malgré ses innombrables soucis, souvent très graves, d'homme d'Etat il ne cessera jamais d'adresser une correspondance suivie au directeur en donnant personnellement des instructions au sujet des études et des affaires disciplinaires des élèves. En 1629, il constitue une nouvelle fondation de cent mille florins au profit de cet institut. Avec une note douloureuse dans sa lettre, l'archevêque écrit à Rome qu'il dépense les deux tiers de ses revenus pour les écoles et surtout pour former des prêtres et malgré tout, dix de ses paroisses sont toujours sans curé; quant aux territoires occupés par les Turcs, il n'y peut envoyer de prêtres car sauf les moines franciscains, les Turcs ne supportent pas la présence de prêtres dans ces régions. (Correspondance. I. 666). A Nagyszombat, Pázmány fonde deux instituts d'éducation: l'un destiné aux élèves sans ressources, l'autre aux jeunes nobles, en vue de propager la religion et la culture catholiques (*orthodoxam Catholicam religionem Romanam propagare* — dit-il dans la charte de fondation). A Pozsony,

il fonde un collège et une école jésuites; à Győr, il prépare le terrain en vue d'une fondation analogue, mais là, il se heurte à la résistance du chapitre. Son zèle de créateur d'écoles ne rencontre pas partout un écho favorable. Sur le dos de la lettre qu'il adressa au chapitre de Győr pour activer la fondation du collège jésuite, un des membres du chapitre écrit cette ligne ironique: O bone Cardinalis, destruis altaria et aedificas, et tu Jesuita fuisti, cur non mansisti?

Nous possédons un grand nombre de ses lettres où il adjure le Pape, le nonce apostolique de Vienne, le roi, de lui prêter assistance pour créer de nouvelles écoles. Il veut décider le roi à consentir à ce que les prélats puissent racheter les biens ecclésiastiques engagés et employer une partie du rapport de ceux-ci à des fins scolaires. Selon un des axiomes de la politique culturelle de Pázmány: „Tout comme la graine semée est la base de la récolte, la bonne éducation de la jeunesse est le fondement de toute action en vue de consolider la religion et la morale catholiques.“ Aussi adressa-t-il des lettres patentes aux prélats et aux chapitres de son diocèse en les engageant à entretenir des écoles, parce que l'*Ecclesia militans* doit s'appuyer sur des piliers et des pierres vivants qui ne peuvent sortir que de l'atelier des écoles. (Correspondance. I. 696). Que de discussions eut-il et quelle correspondance volumineuse échangea-t-il avec le conseil municipal de Pozsony — dont la majorité était protestante — et auquel il demandait de faire construire, outre la nouvelle école luthérienne, une école catholique, parce que les enfants des citoyens catholiques grandissaient sans recevoir d'instruction. (Correspondance. I. 503).

Comme les dirigeants de la politique culturelle moderne, Pázmány insiste sur la nécessité d'instituer des bourses d'études à l'étranger. Il prie le nonce apostolique de Vienne de placer dans chacun des collèges jésuites de Vienne et d'Olmütz 5 élèves hongrois et de faire augmenter le nombre des étudiants hongrois susceptibles d'être admis au collège hongrois de Rome (Pázmány le nomme *Collegium Ungaricum Romanum*, en supprimant l'attribut „germanique“); au surplus, Pázmány demande que les élèves hongrois puissent

être recommandés à l'admission par lui-même et non par les recteurs jésuites. D'autre part, il constitue une importante fondation pour couvrir les frais du voyage de retour en Hongrie des étudiants hongrois du Collegium Hungaricum de Rome.

La grande importance de l'éducation des jeunes filles n'échappe pas non plus à l'attention de ce grand organisateur de l'action culturelle; il a d'ailleurs consacré à ce sujet un sermon brillant qui revêt de nos jours une actualité particulière. Pour travailler à l'éducation catholique des jeunes filles, il appelle et fait établir à Pozsony l'ordre des Demoiselles Anglaises, fondé par Marie Ward sur le modèle de l'ordre jésuite.

Les réalisations culturelles dues à l'admirable puissance organisatrice de Pázmány ont été couronnées par la fondation de notre Université. Ayant arrêté son regard d'aigle sur la civilisation des nations occidentales, il éprouva une profonde douleur en voyant que la nation hongroise n'avait pas de foyer de haute culture: une université, où pourraient étudier des jeunes gens appelés, par la force de l'esprit, à relever le pays de l'état d'abattement qui était alors le sien. Il avait la ferme conviction que l'instruction supérieure d'une nation et partant, sa puissance intérieure et extérieure avaient comme principal pilier, l'université qui *ad spirituale et temporale Regimen Ungariae summopere necessaria sit* (Lettre à Ferdinand II. Corr. II. 561). A ses yeux, la création d'une université hongroise est „une oeuvre sacrée et nécessaire“, — *sanctum ac necessarium opus, quale est Universitatis Ungariae erectio*. (Correspondance II. 564). Il a pleine conscience de l'importance de sa création: avant la fondation, il mande à Pozsony le recteur du collège de Nagyszombat, Georges Dobronoki, avec deux de ses confrères, parce que „il y a certaines affaires importantes dont nous devons causer“ c'est-à-dire la charte de fondation de l'Université (II. 573). La Hongrie peut être fière de ce que son Université dût sa naissance non pas à la faveur d'un souverain, mais à la volonté avisée d'un professeur d'université. L'inspiration de la vie a fait quitter à Pázmány sa chaire de Graz, mais plus tard, devenu Primat, il institua lui-même des chaires.

La fondation de l'Université remonte d'ailleurs également à la source principale de la personnalité de Pázmány: la conscience de la valeur religieuse. A l'origine de la création de l'Université, comme des autres réalisations d'ordre pédagogique-culturel de Pázmány, l'on retrouve selon le témoignage de la charte de fondation même, comme premier mobile, la propagation du catholicisme: *Catholicam Religionem in Hungaria propagare*. A l'époque de la Réformation et de la Contre-Réformation, c'était chose naturelle. Du côté protestant, on retrouvait les mêmes préoccupations d'ordre confessionnel: l'importante activité déployée par Gabriel Bethlen comme fondateur d'écoles, avait comme point de départ non seulement le dessein de relever le niveau culturel de son peuple, mais aussi celui de consolider la confession calviniste.

L'on ne peut cependant se défendre d'un certain étonnement en voyant combien la conscience historique, la connaissance du passé de la nation s'étaient estompées, au milieu des épreuves tragiques infligées à la nation par un destin inclement après le désastre de Mohács; même les plus éminents représentants du peuple hongrois ne faisaient pas exception à cet égard. Pázmány ignorait tout de l'école supérieure qui, au moyen âge, avait existé à Veszprém, ainsi que des universités d'Óbuda et de Pécs, et de l'Academia Istropolitana, création de la brillante Renaissance sous le roi Mathias; et pourtant Pázmány naquit cent ans seulement après la création de cette école supérieure. Dans ses lettres au roi Ferdinand II, au pape Urbain VIII, à Corneille Montmann, auditeur de la Rota, il dit qu'en Hongrie, même aux époques plus heureuses de la prospérité, il n'a jamais existé d'université: *in Ungaria nulla unquam fuerit universitas* (II. 561).¹

¹ Il est nettement étonné que la nation hongroise attirée par les sciences et douée d'un esprit pénétrant, n'ait jamais créé d'université: *Mirum est tot saeculorum decursu, in tam florenti ac opulento Regno Ungariae, ne unicam quidem unquam fuisse sed neccum esse Universitatem, in qua ingenia Ungarorum acria omnia et excitata excolerentur.* (II. 582.) C'est à ce fait que l'on peut attribuer le rapide envahissement des hérésies. L'université fondée par lui — écrit-il — est la première dans l'histoire de la nation.

Les changements si variés de la fortune, au cours des temps, lui ont donné raison car l'université de Pázmány est la première des universités hongroises qui ait résisté aux épreuves des siècles tragiques. D'ailleurs Pázmány sent lui-même la solution de continuité intervenue dans la conscience historique de la nation et ses conséquences néfastes. Dès 1605, il demande à Nicolas Istvánffy d'écrire l'histoire de la Hongrie depuis le règne de Uladislas: cette époque était encore si proche et pourtant inconnue, quoique durant cette période, tout fût bouleversé (*mutata omnia et inversa*. — Corr. I, 9). Plus de quinze ans plus tard, Pázmány fit publier l'ouvrage de Istvánffy et le fit précéder d'une biographie de l'auteur (Cologne, 1622). Pázmány sentait que ce qui donne à une nation son individualité spécifique et la distingue de toutes les autres, c'est la conscience de l'histoire commune. C'est ce qui relie entre elles les générations qui se succèdent, ce qui réunit les vivants et les morts en les intégrant tous dans le corpus mysticum de l'immortelle nation hongroise.

III.

Pázmány, patriote hongrois ; sa conscience des valeurs nationales. Harmonie du catholicisme et du sentiment national. Pázmány fonde son Université en vue de développer la culture catholique et hongroise (Cultura Ungariae). L'amour de Pázmány pour sa race. Les Hongrois et les nationalités. Pázmány, fier de sa noblesse hongroise. Son but : créer en Hongrie une classe d'intellectuels catholiques, consciente du rôle qu'elle devra jouer dans la société nationale.

A côté du sentiment de la valeur du catholicisme, une autre source de la personnalité de Pázmány, est son profond sentiment national hongrois. Dans son esprit, le relèvement de la nation hongroise et la mission historique de la Hongrie sont l'autre valeur suprême, à la réalisation de laquelle tendent tout son être, sa forte passion, son puissant pathos moral, les vibrations subtiles de son âme. La conscience des valeurs du catholicisme et la conscience nationale, les

idéals historiques de la catholicité et de la nation magyare et leurs motifs d'action se fondent étroitement dans le génie de Pázmány. Le cardinal Khlesl le caractérise bien en désignant, outre sa piété, son amour de la paix et sa science, „son amour pour la nation hongroise“ (nationis Ungaricae amor), comme un des principaux traits du caractère de Pázmány, dans sa lettre où il informe le protestant Georges Thurzó, palatin de Hongrie, de la nomination de Pázmány comme archevêque d'Esztergom (I, 778). Pázmány est un Hongrois de vieille roche, une des plus belles incarnations de sa race, — mais en même temps un grand européen, ayant beaucoup étudié et enseigné à l'étranger et auquel sont familiers les courants d'idées de son époque. Il avait une vision nette de la situation européenne du peuple hongrois accablé par les Turcs et même exterminé à moitié, et il discernait parfaitement les nécessités d'ordre culturel de son pays arriéré. Ayant passé sa jeunesse dans les plus importants centres culturels de l'Europe, le déplorable contraste auquel il assista en rentrant, ne fit que l'inciter davantage à relever son pays de l'état d'abatement où il se trouvait. Bien qu'ayant vécu pendant près de vingt ans à l'étranger loin de son pays, il conserva intact son sentiment national, qui fut même renforcé. Quand il rentre en Hongrie et commence à publier ses écrits éloquents „pour l'orientation de ceux qui ont été trompés dans la religion“, il écrit comme s'il n'avait jamais été loin de son pays: la pure saveur de sa langue magyare, ses tournures magnifiques et originales, son art splendide d'écrivain, la robuste énergie de son style, inaugurent une époque nouvelle dans la littérature nationale. L'érudition latine, héritage du moyen âge et de la Renaissance, ne l'entrave pas, parce qu'il veut agir non sur la classe ayant le privilège de l'érudition littéraire, mais sur toute la nation, ce qui ne pouvait se faire que dans la langue nationale. Pour cette même raison, lorsque, sous l'impulsion et aux frais du palatin Georges Thurzó, le professeur Balduinus, de l'Université de Wittenberg, attaque, en 1626, le *Hodegus* de Pázmány, dans un livre latin et sur un ton des plus violents, Pázmány entreprend l'apologie de son oeuvre dans un vaste ouvrage publié sous le titre: *Le guide des luthériens errant à la recherche*

de l'obscur étoile du matin. Il apprécie la langue nationale plus que le latin: „Tout en connaissant le latin, dit-il, puisque j'ai écrit le *Kalauz* (Hodegus) pour les Hongrois, en langue hongroise, je veux écrire son apologie également en hongrois, pour servir de remède spirituel à ma nation. Je sais que nul ne s'en offusquera. En effet, s'il est libre à autrui de répondre en latin à un livre hongrois, nul ne saurait m'interdire de répondre, à mon tour, en hongrois à un livre latin“. (Oeuvres complètes. V. p. 480). Pázmány connaissait parfaitement l'effet exercé sur la nation par son style d'une pureté et d'une vigueur admirables, qui a élevé le langage vulgaire, rocailleux, au degré d'une langue littéraire. La prose littéraire hongroise a été créée par Pázmány. Même s'il traduit du latin, comme l'*Imitation de Jésus-Christ*, il tâche d'arriver à ce que son langage „n'ait pas l'air de sortir, tordu, obscur, du latin, mais qu'il coule harmonieusement tout comme si c'était écrit originellement en Hongrois, par un Hongrois“.

Mais ce n'est pas seulement dans son art d'écrivain qu'il est hongrois, il l'est aussi entièrement dans ses actes. C'est donner une image par trop simpliste de la personnalité de Pázmány, que de la concevoir comme ayant subordonné tout au catholicisme, même les intérêts de la nation hongroise: en réalité, aux yeux de Pázmány, l'intérêt du catholicisme et celui de sa nation se fondaient en une parfaite harmonie. Fait caractéristique à ce sujet, quoiqu'il ait fondé l'université, ainsi que de nombreuses autres institutions culturelles, pour renforcer la religion catholique, il n'omet jamais, tout en soulignant cette intention, d'insister parallèlement sur le fait que ces institutions étaient destinées à rehausser l'instruction et le bien-être de la nation magyare. Quand il demande au roi de confirmer sa fondation universitaire, il déclare dès le début de sa lettre avoir fondé l'université sur le modèle de celle de Graz „pour rehausser la religion catholique et pour relever la civilisation de la Hongrie“: *ad Catholicae religionis incrementum et culturam Ungariae*“ (Corr. II. 605). Et quand il s'adresse au conseil de l'Université de Vienne en demandant que cette célèbre et ancienne université prenne sous ses ailes protectrices, comme un enfant adoptif, la nouvelle université de Nagyszombat, Pázmány dit

que le manque d'université hongroise est une des sources non seulement des difficultés religieuses, mais aussi des difficultés rencontrées dans l'administration politique en Hongrie (*politica administratio*. Corr. II. 605). Et que dit-il dans sa charte de fondation? Il justifie sa résolution non seulement par la propagation de la religion catholique, mais aussi par l'intention qu'il avait depuis longtemps „de servir à la réputation de la noble nation hongroise par l'université où les fils de ce peuple guerrier s'adouciriaient et recevraient une formation qui les rendrait aptes à gouverner l'Eglise aussi bien qu'à administrer l'Etat“. Il souligne qu'il fonde l'université „pour le salut de cette Patrie affligée“ (*pro afflictæ huius Patriæ conditione*). De sa conclusion également, ressort le parallélisme entre l'importance attribuée à la cause de la religion et celle attribuée à la cause de la patrie: il souligne que tout ce qu'il a fait pour l'Université, il l'a fait „dans la pure et sincère intention de faire progresser la cause de la religion catholique et de relever notre patrie bien-aimée“ (*ut a nobis pura et sincera intentione religionis catholice promovendæ ac Patriæ Charissimæ sublevandæ fiunt*). De même, la patente de Ferdinand II, confirmant la fondation de Pázmány et qui ne devait guère être rédigée en dehors et sans le concours de Pázmány, place parallèlement, à côté de l'intérêt de l'Eglise, celui du pays, de l'Etat: l'Université doit les servir tous deux. Ce que voulait Pázmány, c'était que sa vaste érudition embrassant toute la culture de son époque, rayonnât, à travers l'Université, sur toute la nation: il voulait que son pays eût le plus grand nombre possible d'hommes cultivés comme lui-même. Instruit par sa propre expérience, il comprit quelle puissance comporte la haute culture dans la vie de sa nation.

Pázmány, quand il s'agit de fixer les objectifs de ses autres créations, met toujours en relief, à côté du service de la religion, celui de la patrie. Dans la charte de fondation du collège noble de Nagyszombat, tout en exhortant les jeunes gens à la vénération du Seigneur, il les conjure en même temps de servir fidèlement, plus tard, leur pays et leur nation (*tandem Patriæ ac Nationi suæ fideliter serviant*. I. 406). Lors de la fondation du collège jésuite de Pozsony, il stipule que si jamais le sort venait à prendre une tournure

telle que la Compagnie de Jésus ne pût plus demeurer à Pozsony, le montant de la fondation devrait être employée à l'éducation de jeunes gens hongrois faisant leurs études à l'étranger. (I. 538). Il déploie de multiples efforts pour obtenir que l'on augmente le nombre des étudiants hongrois au Collegium Germanico-Hungaricum de Rome. Dans sa charte de fondation concernant la couverture des frais de voyage de ces étudiants, il ordonne que les intérêts de la fondation ne fussent être accordés qu'à des jeunes gens originaires du royaume de Hongrie (I. 603). Pázmány, en qui l'amour de sa race était très vif, voyait non sans angoisse les professeurs des collèges jésuites suggérer aux jeunes aristocrates d'entrer dans l'ordre: par cinq, par six, on envoyait dans les noviciats les rejetons des familles de la haute noblesse stimulés également par une ardente avidité de savoir (*Ungarica natio vehementer studiis capitur*). Or, il en résulta des conséquences néfastes: les grandes familles catholiques hongroises s'éteignaient, et les parents, alarmés, ne désiraient plus guère envoyer leurs fils aux écoles jésuites. Pázmány demanda donc au Saint-Siège d'ordonner que les jésuites ne pussent admettre dans leur ordre les fils d'aristocrates hongrois sans avoir consulté préalablement l'archevêque d'Esztergom (I. 607). Voilà, avec quelle sollicitude affectueuse Pázmány s'applique à concilier les intérêts catholiques et ceux de la race magyare! Combien émouvante est par ailleurs sa lettre écrite au déclin de sa vie au directeur du Pázmáneum auquel il demande de ne pas exiger des élèves hongrois autant d'aménité qu'on en rencontre du côté des élèves slaves: les Hongrois, — dit-il, — sont, de par leur nature, plus rudes, toutefois ils s'adoucissent peu à peu et deviennent meilleurs (*Asperiores natura sunt Ungari, sed sensim cicurantur et evadunt in meliores*. II. 488). Que le régent soit donc un peu plus patient à leur égard. Dans ces lignes de Pázmány, on découvre condensé presque tout le programme de sa politique culturelle: par la voie polie de l'érudition, il essaie d'adoucir le Hongrois, race pleine de fougue et dont la nature plus impétueuse que celle des autres nations, lui est très bien connue.

Un détail entre mille, qui montre la haute conscience qu'avait Pázmány des intérêts culturels de sa nation est qu'il a voulu acquérir, pour sa bibliothèque, ce qui restait de la célèbre bibliothèque du roi Mathias, dont les trésors, gardés dans la forteresse de Bude aux mains des Turcs, allaient disparaître. Il offrit au pacha de Bude trente mille florins; cependant la réponse fanatique qu'il reçut de ce dernier l'eut vite convaincu que sa généreuse intention était irréalisable (Samuel Timon: *Purpura Pannonica*. 1715. p. 264).

A l'époque de Pázmány, le problème des nationalités dans son acception d'aujourd'hui, était encore inconnu: Hongrois, Slovaques, Croates, Allemands vivaient en paix les uns à côté des autres. Toutefois, Pázmány veille instinctivement à la primauté des Hongrois. Dans la charte de fondation du Pázmáneum, il stipule que les élèves doivent être en majeure partie Hongrois, que les Slovaques et Croates doivent être également admis, et quant aux Allemands, ne sont admissibles que ceux qui sont nés en Hongrie et qui se destinent à travailler ensuite dans ce pays (I. 176). Quand il voit que l'église slovaque de Nagyszombat est trop étroite pour recevoir les fidèles, Pázmány ordonne par amour pour la *Natio Sclavonica* que dans l'église des Franciscains soient célébrés aussi des services divins slovaques, pour que ces fidèles puissent faire leurs dévotions dans leur langue maternelle. Dans la situation existant de nos jours qui oserait croire qu'il fut un temps où Pázmány, le grand prélat hongrois, séjournant à Rome en qualité d'ambassadeur impérial, adressa au pape Urbain VIII une lettre demandant avec insistance de restituer à l'Université de Prague son droit de conférer des grades universitaires, droit suspendu deux ans auparavant, par suite des guerres de religion tchèques? (II. 285). On ne peut que taxer de ridicule tous les efforts inspirés par la situation politique actuelle et tendant à qualifier de „tchécoslovaque“ l'Université fondée par Pázmány à Nagyszombat. Si Pázmány a fondé son université hongroise à Nagyszombat, dans cette petite ville à population en majeure partie slovaque, c'est que le siège de son archevêché: Esztergom, était occupé par les Turcs. Aucun fait, si petit soit-il, ne permet d'affirmer que Pázmány, un des plus grands Hongrois de son époque,

ait voulu fonder une université „tchéco-slovaque“. Tous les faits historiques démentent catégoriquement cette assertion téméraire.

Pázmány veillait sans cesse avec un soin minutieux à ce que dans le domaine ecclésiastique, les intérêts hongrois ne subissent aucune atteinte. Lorsque l'évêque de Vienne voulut établir des Bénédictins autrichiens au monastère de Pannonhalma qui était abandonné, Pázmány protesta, avec succès, contre la donation aux membres d'ordres étrangers des moutiers hongrois dépeuplés; les biens des ordres hongrois disparus — soutient-il, — ne doivent revenir qu'au clergé hongrois, leur héritier légitime. Par ailleurs, il ne manque jamais de protester contre les empiètements de la chancellerie et du fisc allemands de Vienne sur les affaires des finances hongroises, ces ingérences étant contraires à la Constitution de Hongrie. „Quoique les lois interdisent à la chancellerie ou au fisc allemands de disposer dans les affaires touchant aux droits et à la liberté du pays, — écrit-il dans sa déclaration solennelle, — le président et les conseillers du fisc hongrois n'en obéissent pas moins au fisc allemand plutôt qu'au décret royal émis par la voie de la chancellerie hongroise. Ce faisant, ils portent atteinte à l'autorité du roi, aussi bien qu'à la Constitution du pays.“ (I. 78). Seul le parti pris d'une certaine historiographie tendancieuse pouvait imputer à Pázmány, hongrois jusqu'à la moelle, d'avoir été un instrument docile de la cour de Vienne. A la lumière des documents historiques, s'avère comme tout à fait injustifiable l'accusation d'Auguste Pulszky prétendant que Pázmány „certes, en tenant toujours compte des circonstances prévalant en Hongrie, mais nullement d'un point de vue hongrois, soutenait sans réserve tous les désirs du parti aulique... et ainsi son nom ne peut pas être mis sur le même plan que ceux de Sigismond Forgách, Esterházy et autres Hongrois laïcs, mais plutôt sur celui des Khlesl, Eggenberger et Dietrichstein“. (Auguste Pulszky: Péter Pázmány. 1887. p. 59). Au degré où en sont actuellement nos connaissances des documents historiques, notre sens élémentaire de l'histoire proteste contre toute appréciation historique qui ne répugnerait pas à refuser à un des plus grands Hongrois de son époque le sentiment national.

Partout où il le peut, Pázmány met bien en relief le caractère hongrois, au point de vue ecclésiastique comme aux autres points de vue. Il fait publier son *Hodegus* avec, sur le frontispice, la figure de la Vierge Patronne de la Hongrie, et celles de Saint Etienne, de Saint Ladislas, du prince Saint Eméric et de Sainte Elisabeth de Hongrie. En sa qualité d'archevêque hongrois, Pázmány adresse au pape une demande pour faire insérer dans le bréviaire et dans le missel les offices des Saints Patrons de la Hongrie, en premier lieu de Saint Etienne, parce que la nation hongroise éprouvée par tant d'adversités a tout particulièrement besoin de la protection de patrons célestes issus de sang hongrois (I. 480; II. 120).

Pázmány était toujours fier de sa noblesse hongroise. Dans un mémoire, le comitat de Zemplén s'attaqua à sa bonne foi de Hongrois: cette attaque blessa Pázmány dans le tréfonds de son âme. „Je me considère, — écrit-il à ce propos au palatin Georges Thurzó, (Corr. I. 61) — tout aussi bon Hongrois que quiconque; l'honneur et la paix de ma patrie, de ma nation, me tiennent au coeur, j'aime aussi les privilèges de la Noblesse et les protège de mon mieux: parce que si à présent, au cours de tant de guerres, la famille Pázmány a diminué en nombre, je puis néanmoins prouver que depuis le temps du roi Saint Etienne, mes ancêtres étaient des gentilshommes nobles et propriétaires. Ma mère était de la famille Massai, ma grand'mère était la fille de Nicolas Csáki, — Clément Ártándi, Emeric Czibak étaient proches parents de mon père. Aussi n'ai-je jamais agi contre le privilège de la noblesse, et que jamais Dieu ne fasse que je travaille contre.“

Et en effet, il défendit les privilèges nobiliaires comme jésuite et plus tard comme archevêque, dans l'esprit de son époque, quoique, à Graz, il ait pu voir que l'archiduc Ferdinand faisait peu de cas de la répartition par Ordres de la société styrienne, pas plus que des droits qui en découlaient. Lorsque les Ordres protestants hongrois s'ingéniaient à élaborer un projet de loi visant à l'expulsion des Jésuites, à la Diète de 1608 réunie à Pozsony, Pázmány, dans un puis-

sant discours, prit la défense des jésuites, en affirmant leur innocence et soutenant leurs droits. Un de ses principaux arguments rappelle qu'une grande partie des jésuites sont barons ou nobles hongrois „ses propres ancêtres à lui étaient des nobles hongrois qui versèrent beaucoup de sang pour la défense de la Hongrie.“ Or, un noble ne peut être exilé, — poursuit-il, — ni par le roi, ni par le gouvernement, à moins qu'il ne soit accusé par devant le tribunal et condamné. Qui oserait donc bannir les jésuites hongrois en foulant aux pieds les libertés nobiliaires? (I. 24). „Moi, déclare-t-il avec dignité, — m'appuyant sur la liberté nationale je proteste devant Dieu, devant la Majesté Royale, devant la noble Hongrie et devant le monde entier et déclare que dans cette affaire je n'entends aucunement m'écarter des droits de la noblesse et que vivant, je ne quitterai pas la Hongrie, à moins que je ne sois légalement accusé et condamné.“ Par ailleurs, c'est également au nom des droits nobiliaires qu'il protesta, comme archevêque, auprès du roi et du palatin, contre les ravages des soldats allemands qui forcèrent sa maison d'Érsekújvár, emportèrent ses fourrages et arrêterent son serviteur et son fonctionnaire curial nobles.“ Ces choses, — écrit-il, avec une vive indignation, — portent atteinte à la liberté de notre noblesse... Sa Majesté ne doit tolérer de tels désordres pas plus que les laisser commettre impunément. Parce que nombreux sont ceux qui s'en offusquent en songeant à ce que pareille chose peut leur arriver. (I. 411).

Une des idées maîtresses inspirant l'action de Pázmány comme animateur culturel, c'est qu'il faut créer une classe d'intellectuels catholiques hongrois pour que celle-ci puisse désormais conduire consciemment le pays dans l'esprit de l'idéologie pour les idéals de laquelle Pázmány lutta toute sa vie. Pour ce faire il fallait donner une instruction supérieure à un nombre aussi grand que possible de jeunes nobles hongrois. C'est dans ce but que Pázmány fonda l'internat de Nagyszombat où seuls les jeunes nobles étaient admis. Ses sentiments sincèrement démophiles lui inspirèrent, en même temps, l'idée de faire le nécessaire pour assurer une forte instruction aux jeunes gens doués mais non nobles et à cette fin, il créa un autre internat.

Il y a quelque chose de touchant dans l'affection filiale que Pázmány porta pendant toute sa vie à sa patrie, à son comitat et à sa ville natale. La politique de Transylvanie prit en 1616 une tournure telle que Bethlen était déjà sur le point de céder la ville de Nagyvárad aux Turcs. Pázmány aussitôt qu'il apprit cette nouvelle, écrivit une lettre au palatin Thurzó et suggéra que Várad devait être défendu à tout prix, car cette ville et ses environs „méritaient que la chrétienté se batte pour eux“ (I. 82). Dans la charte de fondation du Pázmáneum il stipule expressément que s'il se présente un jeune homme de Bihar (ex Comitatu Bihariensi) qui lui est apparenté par la ligne paternelle ou maternelle, il peut loger au Pázmáneum même s'il ne poursuit pas des études théologiques (I. 176). De plus, en 1629, Pázmány accorde une place au Pázmáneum à un sien parent calviniste, Etienne Ladányi, afin qu'il puisse étudier à l'Université de Vienne (II. 73). Par ailleurs, il acheta en Moravie une propriété assez importante pour son neveu, Nicolas Pázmány: c'était le dernier descendant du chevalier Hunt Pazman qui vint en Hongrie sous le règne de Saint Etienne (ad quem ex Germania Hunt Pazman ductor militiae venerat. II. 532).

IV.

La politique hongroise de Pázmány entre les meules de la puissance turque et de la puissance allemande. Le but final : expulsion des Turcs de Hongrie. L'esprit créateur de Pázmány appelle de ses vœux la paix, parce que la guerre consume le peuple hongrois, déjà peu nombreux. Pázmány défend l'indépendance de la Transylvanie protestante.

Au premier plan du tableau que nous venons de brosser de la personnalité de Pázmány, se présentent les traits qui le caractérisent comme animateur de politique culturelle dont l'âme brûle pour deux idéals suprêmes: le catholicisme et le renforcement culturel de la nation hongroise. Deux facteurs principaux de la structure psychique de Pázmány sont au service de ces idéals: son ardent sentiment religieux et l'amour de sa race. Mais comment son catholicisme et son

sentiment hongrois se traduisent-ils dans la grande politique? Quelle est la situation politique qu'il désire instaurer en Hongrie et quels sont les moyens qu'il compte employer?

Son oeil perspicace, acéré par les réalités inexorables qu'il a vécues, discerne de bonne heure la situation de contrainte à laquelle était réduite la Hongrie par des facteurs géopolitiques. La Hongrie était broyée entre deux meules, d'un côté la force prépondérante des Turcs, et de l'autre, dans le voisinage, la puissance germanique des Habsbourg. Le but final devait être l'expulsion des Turcs, et pour ce faire il fallait pouvoir compter sur l'aide des Habsbourg. La principauté de Transylvanie était, provisoirement, nécessaire pour soutenir le magyarisme mais quant à entreprendre une action indépendante contre les Turcs, la Transylvanie n'y pouvait songer. La politique hongroise était, en fait, une question de vie ou de mort pour la nation: tant qu'elle n'avait pas assez de force pour abattre le croissant turc, la politique hongroise n'avait devant elle qu'une seule voie praticable: celle de la paix. Paix avec le Turc: la Hongrie n'étant pas encore de taille à l'expulser. Paix avec la Transylvanie: sans quoi les Hongrois, déjà fortement décimés, allaient mener une lutte fratricide. „A ce qu'il me paraît, — dit Pázmány, en usant d'une métaphore saisissante, — nous nous trouvons entre les puissants empereurs comme un doigt serré entre la porte et le seuil: si nous ne restons pas tranquilles, nous devons souffrir et de la protection et de l'inimitié“. (I. 546). „Je voudrais, — écrit-il à Georges Rákóczi, — (II. 388) que nous réservions pour des temps meilleurs ce petit nombre de Hongrois et que nous n'usions pas nous-mêmes nos forces.“ La logique politique de Pázmány procédant de son sens aigu des réalités se trouva justifiée par l'histoire: à l'époque du déclin de la puissance turque, la Hongrie put avec l'aide des Habsbourg expulser les Ottomans de son territoire et rétablir l'ancienne unité de la Hongrie.

Les axiomes de la politique de Pázmány sont condensés dans l'admirable discours qu'il prononça à l'assemblée du comitat de Pozsony pour appuyer l'élection, comme roi, de

l'archiduc Ferdinand, alors que le roi Mathias II vivait encore (I. 119). Le système de la royauté élective n'est pas sympathique à Pázmány: „De puissants pays se sont ruinés par leurs propres forces en raison de l'élection du roi, lorsque les seigneurs en discorde choisissaient pour le trône des candidats différents. Ainsi, luttant les uns contre les autres, ils épuisèrent leurs ressources en hommes et dissipèrent leur argent, si bien que finalement la partie la plus faible appela à son secours le Turc qui écrasa les deux parties et, gagnant contre les deux adversaires, occupa leur beau pays.“ Les ancêtres hongrois n'ignoraient pas le péril de la royauté élective. Aussi, tout en conservant ce système, n'ont-ils pas élu de roi étranger tant qu'il y eut un descendant de sang royal. De même, soutenait Pázmány, c'est de la maison régnante des Habsbourg qu'il fallait élire le roi, dans l'ordre de la succession.

Pourquoi la Hongrie avait-elle besoin d'un souverain Habsbourg? Que devait être le roi de Hongrie? „Le roi de Hongrie doit être en mesure de défendre notre pays par ses propres moyens et être assez fort, grâce à ses liens de parenté avec les souverains chrétiens, pour pouvoir espérer du secours si le Turc nous envahissait. Pour cette raison, il semble que force nous est de nous tourner vers celui qui possédera la Bohême avec la Moravie et la Silésie, en même temps que l'Autriche avec la Styrie et la Carinthie. En effet, si la Hongrie est bien étendue en longueur, elle est peu large et limitrophe des provinces allemandes d'un côté et des Turcs de l'autre: *il est impossible que la Hongrie puisse par ses propres forces subsister entre ces deux puissants empires*: ou bien il lui faudra tomber dans la gorge du païen, ou bien alors se tenir sous les ailes protectrices du prince chrétien avoisinant... Loin de nous faire prier, nous devrions considérer comme une grâce que Sa Majesté accepte de prendre charge d'un pays dont la situation est si difficile et nécessite tant de dépenses“. Toutefois, Pázmány ne perd pas lui-même de vue une éventualité inquiétante: il était à craindre que „Sa Majesté ne trouble notre liberté et nos lois.“ Mais même cette appréhension se dissipe quand il songe que“ lors du couronnement, Sa Majesté prête serment sur les lois et sur

l'ancienne liberté de notre pays et de notre nation, afin que nous soyons rassurés quant à notre liberté." (I. 123).

Persuadé que la Hongrie ne pouvait être délivrée de la domination turque que par la maison des Habsbourg, Pázmány demeura toujours fidèle à cette dynastie. Le palatin Forgách l'invita en 1619 à l'assemblée législative convoquée par Bethlen: Pázmány refusa net d'y assister. „En ce qui me concerne, je vous écris résolument que, du vivant du roi Ferdinand, je ne connais pas d'autre maître“, répond Pázmány, en ajoutant qu'il ne pouvait prendre part à l'assemblée, sans se déshonorer.“ Il est aveugle, Monsieur, — dit-il, — celui qui ne voit pas à travers le crible.“ (Corr. I. 212). Sa conviction que la Hongrie ne pouvait être sauvée qu'avec l'aide des Habsbourg était si forte qu'il plaça la fidélité à la dynastie, au-dessus même des bonnes relations avec le Pape. En 1632, alors que le pape Urbain VIII, francophile, ne voulait reconnaître Pázmány, cardinal, comme ambassadeur de l'empereur, le cardinal-archevêque hongrois écrivit de Rome au roi Ferdinand qu'il préférerait renoncer à la dignité cardinalice plutôt que de violer le serment de fidélité prêté au roi (*libenter et pileo Cardinalitio renunciarem et vitam exponerem*. II. 275).

Mais sa fidélité n'empêcha pas le moins du monde, la ferme et franche personnalité de Pázmány d'entrer en lice, même contre le roi, pour défendre les droits de la nation hongroise. Il adressa un sérieux avertissement au roi Mathias II en l'invitant à convoquer enfin l'assemblée nationale devant élire le palatin, parce que le régime exceptionnel, — gouverner le pays sans palatin, — allait à l'encontre des lois du pays (Corr. I. 103). Auprès de Ferdinand II, Pázmány protestait contre le fait qu'aucun Hongrois n'eut pris part aux négociations de paix avec les Turcs. (I. 390). A une autre occasion il avertit le roi de ne pas charger sa conscience par la mise en gage des biens ecclésiastiques hongrois, contrairement aux lois du pays: *id in Corpore Juris nostri Ungarici saepius expressum habetur* (I. 529). Il allait même jusqu'à réclamer au roi à plusieurs reprises, de retirer du territoire de la Hongrie les troupes impériales qui ravageaient le pays et rançonnaient le peuple (II. 149).

En matière de politique, la paix était le postulat cardinal de la conception de Pázmány. Son esprit positif aspirant aux réalisations, désirait toujours ardemment la paix: témoin la multitude de ses lettres émouvantes adressées au Pape, à l'empereur, à Gabriel Bethlen, à Georges Rákóczi, au palatin, aux Ordres. Aspect tragique de sa personnalité, sa vie se passa pour la plupart au milieu des guerres ou des angoisses de la guerre. Pázmány voulait la paix, la paix dans toutes les directions pour que la nation hongroise, au lieu de s'affaiblir, augmentât ses forces et pût se préparer au grand règlement de comptes: „Quelle utilité merveilleuse serait-ce de délivrer l'Europe du joug turc, — écrit-il à Bethlen en 1627 (I. 671), — Dieu m'est témoin, je ne regretterais pas de le payer de ma vie.“

L'importance de la paix comme facteur de la conservation des forces vives de la nation, c'est là l'idée maîtresse qui pénétrait toute son âme depuis sa jeunesse. Cette conviction était d'ailleurs en contraste absolu avec son esprit combattif toujours prêt à la riposte. Cependant, sa raison puissante et sa volonté de fer régnaient en souverain sur sa nature passionnée: la logique raisonnable ne pouvait exiger que la paix, au profit de la nation hongroise. La voix de la raison était toujours le *verbum regens* sur la volonté et l'action de Pázmány.

Déjà comme professeur à Graz (1605), dans sa lettre au maréchal de Transylvanie, il priait Dieu „de donner la paix à la patrie dévastée par tant d'orages et de guerres.“ (I. 7). Il ressentit une vive douleur en présence de la campagne de Bethlen, qui décimait la nation, sans cela peu nombreuse, sans que Bethlen eût remporté un succès final considérable. Il était heureux quand, au cours de l'été 1621, s'ouvrirent les négociations de paix: „Si seulement le bon Dieu avait permis, — s'écrie-t-il douloureusement dans sa lettre adressée à Émeric Thurzó (I. 242) — qu'appréciant auparavant aussi l'état de paix et de calme, on n'eût pas allumé ce vaste incendie qui d'ores et déjà a consumé plusieurs milliers de fils de notre patrie; et si ceux à qui il appartient de le faire ne l'arrêtent pas en temps utile, il est à craindre, qu'il n'entraîne notre douce patrie dans le péril extrême. En ce qui me concerne, je puis vous assurer que, de tout coeur et avec

joie, je voue toutes mes ressources et toutes mes facultés à la réalisation de la paix sacrée."

Pázmány trouve des accents poignants pour exprimer sa douleur en voyant comment l'armée de Bethlen et les troupes impériales, consomment les forces de la nation magyare. C'est, — dit-il, — un attentat insensé „contre ce qui est resté de la pauvre patrie abattue." Qui se souciera en Europe de l'intérêt des Hongrois, si eux-mêmes ne s'en soucient? „Car si la diminution et la ruine de notre propre nation, ne nous fait pas mal à nous-mêmes, je ne sais à qui cela ferait du mal." Faisant allusion au déclenchement de la guerre nouvelle, Pázmány écrit en 1626 aux Ordres de Haute-Hongrie se trouvant dans le camp de Bethlen: „si cela pouvait se faire, j'éteindrais de mon sang même la flamme jaillie de nouveau de ce brandon qu'est le reste de la Hongrie, cette flamme, qui, si elle s'étend, sera inextinguible et attirera sur la patrie dévastée toutes les armées des pays étrangers." (I. 546). Nul ne peut voir sans larmes „cette détresse inouïe et incommensurable de la pauvre communauté hongroise, cette misère errant dans les montagnes et dans les champs désertiques, ces victimes du froid et de la famine". (I. 548). Ces paroles amères prononcées par l'archevêque appartenant au parti impérial, sont comme le prélude des plaintes qui se multiplieront à l'époque des guerres entre nationaux et impériaux.

Tantôt usant de persuasion, tantôt faisant appel à sa conscience, Pázmány essaie de faire incliner Bethlen à la paix; pour y arriver, ou bien il use d'arguments de raison, ou bien il fait appel à ses sentiments, en invoquant son amour pour sa nation. „Dieu bénira Votre Majesté, — écrit Pázmány en 1623, — si en sauvegardant la paix sacrée, vous protégez notre petit pays diminué et notre nation et vous les enrichissez, plutôt que de confier leur sort aux armes et à la fortune, après tant de discordes et autres fléaux divins." (I. 332). Une autre fois, il rappelle au prince sa responsabilité devant le tribunal de Dieu et l'exhorte à ne pas continuer de consumer les forces de la nation: „Oh, si le bon Dieu avait dirigé vers une chose tout autre et plus opportune le coeur de Votre Majesté, ainsi que vos préoccupations inlassables, les

efforts de votre corps et de votre esprit: vous auriez certainement réussi à acquérir pour vous-même, et pour votre maison, une célébrité, un renom glorieux et à jamais mémorables. Mais les supplices que subit notre pauvre patrie, et notre Nation meurtrie, dont les effectifs diminuent, la perte de notre sang, tout cela est encore un fléau de Dieu. J'ai horreur de le dire, mais je crois que la Hongrie a perdu, au cours de ces treize ans, deux cent mille Hongrois, de sorte que Votre Majesté s'est comportée jusqu'ici à l'égard de la Nation hongroise, comme si c'était pour sa désolation qu'Elle fût élevée à la principauté... Aussi, je conjure Votre Majesté de mettre fin à cette désolation et à cette misère, et de ne pas charger votre âme de nouvelles responsabilités. Le cri de détresse que poussent tant de pauvres gens dépouillés par les vols et menacés de mourir de faim, le cri de tant de sang innocemment versé, — quelle accusation sera-ce devant le juste tribunal de Dieu.“ (I. 555). Quelques années plus tard, il tâche de démontrer qu'une nouvelle campagne serait irraisonnable, aussi demande-t-il au prince de juger par lui-même „s'il est opportun après cela, de mêler notre belle patrie bien-aimée à de nouvelles guerres et de l'entraîner peut-être dans un péril extrême“. Quand Bethlen tomba malade, Pázmány essaya d'agir sur son esprit par une belle métaphore: le tigre, — dit-il, — quand il veut attraper un gibier, essaie de quelques bonds: mais si par là il n'atteint pas sa proie, il ne poursuit plus le gibier, car s'il n'a pas réussi avec ses premières forces, il doit renoncer à tout espoir. De même, Bethlen, pendant près de quinze ans a tenté fortune assez de fois avec toutes ses forces dans la guerre, sans avoir atteint son but: aussi, doit-il dès lors tourner son coeur vers la paix (II. 18). Dans la dernière lettre qu'il écrivit au prince déjà gravement atteint, Pázmány l'adjure de faire la paix et de ne pas écouter ses mauvais conseillers qui „comme les dauphins, ne sont contents que s'ils sentent la guerre.“ Pázmány craignait que si Bethlen attaquait, l'empereur ne pût lever dans l'empire une armée allemande de cent mille hommes contre la Hongrie meurtrie: „Vraiment, — écrit-il, — je ne voudrais voir la ruine définitive de mon pauvre pays, je préférerais mourir.“ Il prie

avec insistance Bethlen de „brider ceux qui, dans son entourage, n'aiment pas la paix. En effet, continue Pázmány, les desseins belliqueux imputés au prince provenaient visiblement „du carquois des prédicateurs“ (II. 68.)

Quand Georges Rákóczi I^{er} accède au trône de Transylvanie, l'archevêque d'Esztergom s'empresse de féliciter le prince protestant afin de s'assurer de son amitié et de garantir ainsi la paix, car „il est certain que le reste de la pauvre patrie doit être annihilé, parce que, jusqu'ici, nous avons fait l'expérience que la protection elle-même aboutit, en fait, à ruiner davantage notre pauvre pays“ (II. 160) — en effet, dans les guerres provoquées par la Transylvanie, l'armée impériale allemande pillait aussi les Hongrois tout comme le faisait l'ennemi. Rentré d'une mission à Rome, Pázmány écrit aussitôt au nouveau prince et lui offre ses services. Mais quelques mois après, il croit devoir blâmer Rákóczi en raison des bruits de guerre venus alors de Transylvanie: Pázmány rappelle alors au prince la lettre, dans laquelle celui-ci déclara que „jamais il ne devait avoir d'honneur ni de crédit, s'il attaquait l'empereur romain“. Seulement, *honores mutant mores*. Pázmány tremble une fois de plus devant la menace des armes allemandes de son propre souverain qui pouvaient être commandées en Hongrie.“ Je crains, — dit-il, — ce qui ne manquera certainement pas de se produire, que notre pauvre pays soit envahi par tant d'Allemands que venant s'ajouter à vos Turcs, ils feront le désastre final de notre nation, car le malheur pour notre nation meurtrie c'est qu'elle doit craindre la protection presque autant que l'ennemi.“ Pázmány ajoute que si Rákóczi, malgré tout, faisait la guerre, cette lettre serait la dernière que l'archevêque lui adresserait (II. 357).

Aussi, du vivant de Pázmány, le prince Rákóczi n'a-t-il pas fait de guerre. Son amitié pour le pacifique archevêque d'Esztergom allait s'approfondissant: il possédait, en sa personne, un véritable et bienveillant ami qui, dans des lettres chiffrées l'informait des tournants pris par la grande politique occidentale, lui donnait des conseils; Pázmány s'efforçait même d'obtenir pour Rákóczi l'assistance militaire de l'empereur contre les Turcs. Pázmány tâchait de faire comprendre

à Rákóczi „qu'il était néfaste de verser le sang chrétien dans des luttes entre chrétiens, alors qu'il fallait le réserver contre les païens“ (II. 501). Le cardinal était animé par un amour agissant de la patrie quand il prodiguait ses conseils au prince protestant, conseils suggérés par la vue d'un large horizon de la politique européenne. C'est ainsi qu'il recommandait au prince transylvain de s'assurer avant tout l'attachement de ses sujets; d'amener le Turc à la paix, même au prix de cadeaux; de n'avoir confiance qu'en ses propres forces, „de ne s'appuyer sur personne sans se soucier de son propre intérêt“, (II. 634) parce que „votre situation n'est pas sans péril et pour vous maintenir, il est nécessaire d'user de la plus grande vigilance“ (II, 634).

C'est une inquiétude sincère qui pousse Pázmány à avertir Rákóczi du danger qui le menaçait du côté turc, ainsi que le révélaient les lettres du turcophile Etienne Bethlen, prétendant au trône de Transylvanie, lettres qui ont été interceptées et dont Pázmány envoya la copie au prince (II, 664). Le cardinal communiquait en outre à Rákóczi des plans stratégiques et diplomatiques précis et lui donnait des conseils sur la ligne de conduite à suivre à l'égard des Turcs, „parce qu'un bastion du christianisme aussi beau que la Transylvanie, ne devait pas être abandonné au païen“. (II. 709). Pázmány condamnait sévèrement Etienne Bethlen pour avoir cherché appui chez les Turcs et intrigué contre le trône de Rákóczi: l'anathème frappe les gens „qui s'allient aux païens pour attaquer un prince chrétien“. L'axiome cardinal de la conception politique de Pázmány est la défense du christianisme: dans ce but, il s'allie volontiers avec un souverain protestant et méprise ceux qui, étant chrétiens, s'allient aux Turcs, pour des fins égoïstes de puissance, „pour des contingences temporelles“. Aussi s'emploie-t-il, dans ses lettres à dissuader le comte Etienne Bethlen de se rebeller contre Rákóczi et de se livrer à des manœuvres turcophiles. Il considère comme de son devoir, du fait de ses fonctions ecclésiastiques, de travailler à réconcilier les deux dirigeants protestants de Transylvanie. „Je suis l'ami de Monseigneur Rákóczi, — écrit-il au comte Etienne Bethlen (II. 637), — mais cela ne veut pas dire que j'aie la moindre aversion contre vous et il

en sera ainsi tant que vous ne mettrez pas en péril notre pauvre patrie . . . Quoiqu'il en soit, vous ne devez pas mener les Turcs, les Tartares contre les chrétiens. Peut-être même vos prédicateurs ne le disent-ils pas. Mais dans notre théologie, c'est une thèse ferme. Et quoi qu'on dise, sous peine de la damnation de votre âme, vous devez vous abstenir de soulever les Turcs, les Tartares contre la chrétienté". Pázmány, le théologien ne peut se défendre de faire une allusion à la différence de principe entre les deux conceptions religieuses: le catholicisme frappe d'anathème quiconque s'allie aux Turcs païens, tandis que le protestantisme inclinait maintes fois à recourir à l'assistance turque même contre les chrétiens. Pázmány défend donc Georges Rákóczi, protestant fidèle à sa religion, contre Bethlen, qui fraternisait avec les païens.

Pázmány ressentait une vive angoisse à la pensée que Rákóczi pouvait être entraîné dans une guerre contre les Turcs, ce qui eût été un désastre pour la Transylvanie hongroise. Aussi, ne cessa-t-il d'adjurer le prince d'éviter la guerre avec les Turcs, conscient qu'il était de l'insuffisance des forces transylvaines. „Il est impossible, — écrit-il au prince, — que vous puissiez faire la guerre contre la puissance turque. De même, il vous est impossible de maintenir longtemps vos troupes sous les drapeaux. Les Ordres se lasseraient des frais et des efforts que demande une campagne" (II. 735). L'intérêt de la Transylvanie protestante mais hongroise, lui tient à coeur à un point tel qu'il met en garde le prince contre toute imprudence, et même lui conseille de ne pas se fier à l'aide de l'empereur: „Je crois, nous avons assez d'exemples prouvant que l'assistance allemande ne peut protéger la Transylvanie contre le péril turc". La perte de la Transylvanie serait, aux yeux de Pázmány, la ruine de toute la nation hongroise: „Parce que si la Transylvanie était perdue (à Dieu ne plaise!), pour sûr, mal en prendrait aussi à d'autres" (II. 721). Pour cette raison, Pázmány amène le roi à donner à Rákóczi contre les Turcs l'aide de troupes allemandes, mais il demande par ailleurs que les troupes hongroises des *haïdouk*-s ne restent pas non plus inactives: „Vous devriez presser les *haïdouk*s, — écrit-il à Rákóczi, — pour qu'ils ne regardent pas indolemment la destruction du pays de Transylvanie, car si l'on n'éteint

pas les flammes consumant les maisons voisines, l'incendie turc les brûlera également" (II. 725).

C'était une douleur profonde pour Pázmány que de voir le palatin Esterházy manoeuvrer contre Georges Rákóczi, et même envoyer une délégation à Bude auprès des Turcs. En ami bienveillant, Pázmány recommanda à Rákóczi de ne pas s'émouvoir des machinations du palatin: c'est la faveur du roi qui importait, non pas celle du palatin: „Ce qui est substantiel, c'est que le Soleil vous soit juste, peu importe si la Lune croît ou décroît" (II. 685). L'amitié que le cardinal Pázmány portait au prince protestant hongrois a trouvé son expression la plus caractéristique et la plus émouvante dans une des dernières lettres qu'il ait écrites à Rákóczi quand, quelques mois avant sa mort, le cardinal, souhaitant au prince une bonne année pour 1637, lui envoie „avec une grande estime et affection" un exemplaire de ses Sermons publiés peu avant, en priant le prince „de se donner la peine de les lire quand ses soucis de souverain lui laissent un peu de loisir". „Je crois, — continue-t-il, — que jamais peut-être vous n'avez entendu une prédication catholique. Prenez donc la peine de les lire au moins chez vous" (II. 744).

Il serait absolument erroné de croire que Pázmány n'écrivait ses nombreuses lettres à Rákóczi que par pure courtoisie ou par subtilité diplomatique ou encore pour leurrer le prince de vaines illusions, par égoïsme politique: ces lettres étaient absolument sincères et inspirées par un amour dévoué de sa race hongroise. Et ce qui le prouve, c'est qu'à la même époque il adressait au roi de nombreux exposés, conçus dans le même esprit. Il avertit le roi de ne pas permettre à l'armée impériale d'irriter Rákóczi en pillant son domaine de Szerencs (II. 167). Il recommande au roi Ferdinand II de maintenir la paix avec Rákóczi, même au prix des plus grands sacrifices, sinon, toute la Haute-Hongrie pourrait facilement s'enflammer et le Turc partir en guerre: il faut donc satisfaire la revendication de Rákóczi sur Munkács et Mád; naguère n'a-t-on pas cédé à Bethlen treize comitats pour avoir la paix? (II. 403). Plus tard, quand le Turc veut attaquer Rákóczi, l'archevêque d'Esztergom suggère directement au roi d'envoyer des troupes allemandes

au secours du prince de Transylvanie, en les faisant passer pour des mercenaires de Rákóczi. Pázmány craignait, en fait, que les Transylvaniens ne s'entendissent pas très bien à la défense des forteresses, cependant le prince devait se retrancher à Várad (II. 716).

La politique pro-transylvanienne que poursuivait Pázmány, lui suggérait, par ailleurs, d'intervenir auprès des dirigeants de Hongrie en vue de les bien disposer envers Rákóczi. C'est ainsi que Pázmány fit savoir au chancelier royal Sennyey qu'il serait néfaste de s'aliéner Rákóczi par le refus du roi de le reconnaître comme prince de Transylvanie. De même, il tâchait d'apaiser par de douces paroles un violent adversaire de Rákóczi, le palatin Nicolas Esterházy, que Pázmány voulait persuader de la nécessité de la paix; il l'assure que Rákóczi ne ferait pas la guerre, mais qu'il ne fallait pas agir de manière à ce que les choses en vinssent jusque-là du fait des revendications de ce prince: „Maintenant encore, — écrit le cardinal épris de paix, — j'estime qu'il faut, autant que faire se peut et même au prix de sacrifices, maintenir le pays dans le calme et ne pas entraîner Sa Majesté dans une guerre avec les Turcs, au milieu de tant de gâchis. Que Dieu veuille que nous ne devions pas prendre les armes (II. 444). Dans une lettre adressée à une autre personnalité distinguée, il conseille, contre le Turc voulant attaquer Rákóczi, de permettre le passage aux troupes recrutées par ce dernier en Haute-Hongrie avec l'autorisation du roi, ainsi qu'aux forces venant de Pologne. Et, si le Turc envahissait la Transylvanie, il faudrait secourir Rákóczi d'une manière encore plus efficace: „Voire, si le Turc voulait prendre de force la Transylvanie (que Dieu ne le permette) il me semble que nous devrions faire encore davantage" (II. 670). Quelle joie ce fut pour Pázmány d'apprendre, par la lettre de Rákóczi, la victoire que celui-ci remporta sur le pacha de Bude près de Szalonta. Son coeur hongrois se remplit de joie en voyant que le Hongrois pouvait, sans aucune aide étrangère, vaincre l'ennemi héréditaire. Dans sa lettre adressée au comte Etienne Pálffy (II. 718), il dit toute sa joie et sa satisfaction de ce que „des forces hongroises aussi peu nombreuses, sans être aidées de troupes allemandes, aient pu obtenir un

si beau succès. Nous devons rendre grâce à Dieu d'avoir ainsi humilié les païens enflés d'orgueil“.

Cependant, même avec les Turcs, Pázmány, esprit profondément pacifique, ne veut aller jusqu'à la rupture que si la chose est tout à fait inévitable ou encore si l'heure est venue où l'on a assez de force pour, avec de fortes chances de succès, tenter d'expulser l'ennemi. A plusieurs reprises, il recommande au roi Ferdinand de sauvegarder jalousement la paix avec le Turc (II. 151), éventuellement même au prix de cadeaux à offrir au grand-vizir et au mufti (II. 465). Son esprit perspicace a une claire vision de la situation des forces coalisées en Europe: l'alliance des Français avec les princes protestants, dont Gustave-Adolphe, contre l'empereur; il se rendait bien compte que, sur le front occidental, la guerre de Trente ans engageait fortement les armées de l'empereur; il voyait que la lutte sans merci contre les Turcs ne pouvait se faire qu'une fois les guerres occidentales définitivement terminées.

V.

Pázmány dans la grande politique européenne. Sa conception en diplomatie. Son plan de société des nations et de paix perpétuelle. Ses mobiles: l'intérêt de la nation hongroise. Politique et machiavélisme.

C'est le pénible sort de la Hongrie qui a décidé Pázmány à utiliser la situation que lui assuraient ses hautes fonctions et son influence comme conseiller de la cour, pour travailler au rétablissement de la paix en Europe occidentale. Dans son mémorandum adressé, en espagnol, au cardinal Barberini pendant l'été de 1629 (II. 55 et ss.) il voit la situation sous un jour particulièrement sombre. Les souverains ont fait de l'Europe un immense champ de bataille; et soit parce qu'ils sont avides de gloire, soit parce qu'ils ne respectent pas le droit de propriété, ils aiment à jouer le rôle d'arbitre dans des affaires qui leur sont étrangères. „Quoique souhaitant tous la paix, — dit Pázmány, comme s'il dépeignait la situation actuelle de nos propres temps, — ils se précipitent dans la

guerre... où les forces s'épuisent sans aucune utilité, ce qui donne aux ennemis communs de la foi des chances pour faire avancer leurs dessins hostiles à la religion chrétienne". Les princes qui prennent les armes considèrent comme une question d'honneur de ne pas offrir eux-mêmes la paix. Dans ces conditions, — conclut Pázmány, — le rétablissement de la paix exige l'intervention d'une autorité désintéressée, jouissant d'un prestige universel, comme celle du Pape.

En lisant les écrits de Pázmány à ce sujet, on a l'impression que ce philosophe de l'histoire parle de la guerre mondiale déclenchée au début du XX^e siècle, tellement tout ce qu'il dit, s'applique à la nature de l'homme perpétuellement en guerre: si les peuples ont tardé à mettre fin à la guerre de Trente ans, c'est qu'ils étaient guidés par les mêmes motifs psychiques que ceux qui, près de trois cents ans plus tard, prévalurent dans la guerre universelle. Et si, dans le cas de la guerre de Trente ans, Pázmány faisait allusion au profit que retirait l'ennemi commun de la religion chrétienne, le Turc, ce *tertius gaudens* dans la mêlée des peuples chrétiens, — la guerre mondiale qui eut lieu dans un passé récent, a porté l'eau également au moulin d'un ennemi de la civilisation chrétienne: le bolchévisme. En lisant les lignes suivantes de Pázmány, on songe aux stériles conférences du désarmement des années d'après-guerre, conférences qui se transformèrent peu à peu en conférences de réarmement: „La perfidie ou le malheur de cette époque, — écrit Pázmány, — c'est que, ni les moyens, ni les procédés ne sont proportionnés au but à atteindre: *par les mêmes moyens avec lesquels on veut servir la paix, on attise le feu de la guerre*".

Faisant preuve d'un courage peu commun, dans sa missive au cardinal Barberini, Pázmány fait ouvertement des reproches au pape Urbain VIII parce que, autorité planant au-dessus des partis, il n'a rien fait pour rétablir la paix, par crainte d'être pris, lui, le père affectueux des peuples, pour une partie intéressée. „Or, ce n'est pas faire preuve d'affection que de tolérer que le préjudice atteigne ceux que l'on aime et ne pas même bouger le petit doigt pour prévenir cela". Le pape, constate Pázmány, affiche quasi ostensiblement son impartialité, mais entre temps il s'arme, ce qui encourage

les souverains à des audaces de plus en plus grandes. Les Français occupaient la Suisse. Et le Pape ne s'arma que quand les Allemands occupèrent les cols de Graubunden. Les Français ne menaçaient-ils pas l'Italie autant que les Allemands? Le Pape, — croit Pázmány, — avait tort de recourir aux armes temporelles, car ce ne sont pas elles qui font sa force, mais l'autorité ecclésiastique, le prestige pontifical. Le Pape, en tant que père commun des nations, et que puissance spirituelle, a le devoir de régler les conflits surgissant entre ses fils. Et si Pázmány exposait tout cela, quelquefois même dans un langage peu diplomatique, c'est qu'il savait bien que le Pape était sensible à la magie politique de Richelieu qui voulait entraîner les princes allemands et le roi de Suède dans une guerre contre Ferdinand II.

Mais l'imagination diplomatique de Pázmány ne s'arrêta pas là: partant du rôle obligatoire de conciliateur du Pape, il élargit cette conception pour aboutir au projet d'une véritable société des nations. Sur ce point, le sens aigu et sobre des réalités qui caractérise l'archevêque, cède le pas à un rationalisme touchant à l'utopie. En effet, il y a trois cents ans, l'humanité était encore moins mûre pour l'idée de la société des nations qu'elle ne l'est aujourd'hui. D'une manière générale, Pázmány vivait non pas dans le monde stylisé de l'imagination, mais dans celui de la rude réalité, sur le sol de laquelle il s'appuyait de ses deux pieds. Il était pénétré de la loyauté obligatoire en présence de la réalité objective et ne s'aventura qu'une fois dans le pays de l'Utopie, en s'engageant sur le sol instable de l'idéologie de la Société des Nations.

En 1631, menacé sur le Rhin par Gustave-Adolphe, l'empereur s'adressa au Pape. Mais celui-ci ne lui fit espérer ni secours diplomatique, ni secours financier. C'est alors que surgit l'idée que peut-être Pázmány qui, grâce à l'autorité internationale dont il jouissait et aux grands mérites qu'il acquit dans la contre-réformation, était à Rome l'objet d'une estime toute particulière, pourrait peut-être suggérer quelque chose au Pape. L'empereur envoya donc l'archevêque à Rome, en qualité d'ambassadeur impérial. La cour donna

d'abord à Pázmány l'instruction d'essayer de gagner le Pape au projet d'une alliance catholique germano-espagnole. Or, plus le cardinal approfondissait ce projet, plus il le trouvait irréalisable. Son esprit fertile conçut l'idée d'une solution de plus grande envergure, dépassant de loin le cadre de la situation momentanée et qui, paraît-il, pouvait servir de base à la paix perpétuelle. Dans une lettre qu'il adresse à l'empereur (II. 245), il exprime l'avis que l'une des causes principales des guerres européennes continuelles était la crainte ressentie par les princes catholiques eux-mêmes en présence de la force prépondérante du trône d'Espagne et d'Autriche, de la *Domus Austriaca*. Il fallait, selon Pázmány, que cette crainte fût dissipée par une alliance défensive et offensive à conclure entre le Pape, l'empereur, les princes allemands, les rois de France et d'Espagne, le doge de Venise, le prince de Savoie, le grand-duc de Toscane, les princes de Bavière et de Lorraine et plusieurs autres princes encore, en vue de faire disparaître l'hérésie et d'expulser les Turcs d'Europe. Les souverains devaient s'engager par serment à ne pas attaquer une possession quelconque des membres de cette alliance. Et si cela se produisait cependant, tous les alliés devaient être obligés d'agir collectivement pour châtier l'agresseur. Si des litiges surgissaient entre les membres de la coalition, ils devaient être réglés par voie de négociations. „Je crois, — dit Pázmány en conclusion de son projet de société des nations dont les sanctions théoriques d'une valeur problématique ressemblent singulièrement à celle de la Société des Nations actuelle, — je crois, que les souverains catholiques ne sauraient conclure une alliance plus glorieuse (*gloriosius foedus*) que celle-ci. Et j'espère fermement que si chaque membre de l'alliance tient ses engagements, cette alliance pourra avoir des succès prodigieux“.

Seulement, Pázmány ne réussit pas à convaincre le pape, à Rome, de la solidité de ses espoirs en de grands succès. Dans le mémorandum qu'il adressa au Souverain Pontife en date du 6 avril 1632, de même qu'au cours de ses exposés faits de vive voix, Pázmány eut beau expliquer que les princes protestants ayant fait une conjuration contre le Saint Empire Romain et contre la religion catholique, les princes catholiques

devaient, sous la présidence du pape, se réunir en une alliance étroite, il ne réussit pas à convaincre le Souverain Pontife. (II. 260). En effet, aussitôt se dresse devant les yeux du Saint-Père, le grand point d'interrogation: l'alliance des peuples catholiques et celle des peuples protestants d'Europe ne va-t-elle pas éterniser la guerre? Cette alliance, cette confédération ne sera-t-elle pas la source d'une guerre perpétuelle, au lieu d'être celle d'une paix éternelle? Et par ailleurs, les membres de la fédération des princes catholiques useraient-ils réellement d'une action collective pour châtier le confédéré qui désobéirait et attaquerait un autre confédéré? Et quid, — demanda le Pape, — si quis foederatorum alterum invadat? (II. 318). Le réalisme politique du pape rejetait l'utopie de Pázmány, dont le but était, en dernière analyse, la constitution d'une ligue catholique européenne pour expulser les Turcs et pour délivrer la Hongrie de la domination ottomane. Ce projet était le rêve d'un Hongrois, vrai et fidèle fils de sa nation: pour la postérité, il constitue un émouvant document montrant la profondeur du sentiment patriotique qui animait Pierre Pázmány. Du reste, un des aspects les plus attrayants de sa personnalité: sa franche sincérité perce même dans ce projet diplomatique audacieux, parce que Pázmány ne dissimule aucunement que son but était d'assurer le triomphe du catholicisme et de raffermir la Maison Habsbourg. Loin de son esprit droit l'idée d'afficher un humanisme universel par lequel, en usant des formules sonores de l'idéalisme moral, on s'efforce de camoufler d'égoïstes intérêts de puissance et la volonté de conserver à jamais les butins acquis dans la guerre mondiale.

La personnalité de Pázmány, comme homme d'Etat n'est pas entachée de machiavélisme, et de ces raffinements de langage cachant la perfidie, en vogue à cette époque. Aux yeux de Pázmány, la meilleure des politiques est celle de la loyale franchise. C'est pourquoi il se méfiait de Bethlen qu'il ne croyait pas (*Bethleni fidei non fidendum* . . . II. 594) parce qu'il „ne tient pas ses promesses et que, selon la *ragion de Stato* de Machiavel, aucun engagement ne le retient si l'occasion se présente de faire progresser sa cause“. Toutefois, si Pázmány n'avait rien de commun avec la duplicité

politique et diplomatique et si le principe de la raison d'Etat prévalant aux dépens de la morale lui demeurerait étranger, il n'en fut pas moins un homme d'Etat actif de grande classe, grâce à son sens profond des réalités, à sa grande expérience des hommes, à sa connaissance précise des choses. On est étonné de voir l'étendue de sa correspondance politique et de constater la rapidité et la sécurité du service d'informations dont il disposait sur le front de guerre et de diplomatie tant occidental qu'oriental. Aussitôt ses informations reçues, il est prêt à agir : il fait part au roi de ses suggestions, il critique l'attitude du palatin, recommande la paix au prince de Transylvanie, surveille le Turc, prend des mesures d'ordre militaire. Il surveille personnellement surtout chaque mouvement de Bethlen (*periculosas et occultas machinationes Bethlenii*). Aussitôt il est renseigné sur l'envoi d'un émissaire français en Transylvanie, devant passer par Vienne et chargé de préparer l'alliance de Bethlen avec les princes allemands. Quand un délégué transylvanien, Etienne Hatvani est envoyé à Venise, Pázmány avertit immédiatement le ban de Croatie d'avoir l'oeil sur cet émissaire et par ailleurs, il n'oublie pas de charger l'ambassadeur impérial à Stamboul de faire observer les démarches de l'envoyé de Bethlen à la Sublime Porte. Lorsque Bethlen, pour des fins politiques, songe à épouser une archiduchesse Habsbourg, Pázmány est aussitôt renseigné sur le dessein du prince de Transylvanie. Avec non moins de rapidité, l'archevêque est renseigné sur les préparatifs de guerre de Bethlen et aussitôt il communique au roi ses conseils en vue de l'action stratégique à entreprendre pour les contrebalancer : armement des forteresses frontières, concentration de troupes royales, choix du haut-commandant. Quand Bethlen conclut son mariage avec Catherine de Brandebourg, l'intuition politique fait pressentir à Pázmány que les nouveaux liens de parenté pousseront le prince à l'attaque : „Connaissant l'esprit de Bethlen, — dit-il, — et en y ajoutant les nouveaux liens contractés par cette alliance, en songeant aux encouragements et aux manoeuvres pratiquées sous la couleur des noces, je crois quasi certainement que Bethlen entreprendrait aussi quelque chose“ (I. 494).

Pázmány fut non seulement un bon psychologue de l'âme

individuelle, mais en même temps un excellent connaisseur de la psychologie des foules: il savait d'avance, comment le peuple se conduirait dans une situation donnée. C'est ainsi qu'il déconseille vivement de tenir concentrés, à grands frais, dans un camp d'hiver, les haïdouks parce que, „aussitôt le printemps venu ceux-ci se disperseraient comme une bande de cailleaux et si Bethlen se met en marche, ils seront les premiers à le rallier, puisque leurs héritages, leurs femmes, leurs parents sont pour la plupart dans le pays de Bethlen“ (I. 496).

Pour Pázmány, il était très dur de paraître naïf et crédule en politique, en présence des manigances de Bethlen: même vis-à-vis de soi-même, il veillait jalousement à l'autorité de sa raison perspicace et profonde. Dans l'avis qu'il soumit au conseil impérial (I. 540) il déclara sans ambages que si Bethlen voyait les impériaux croire à ses promesses rusées, le prince pourrait, à juste raison, les prendre pour des nigauds, bêtes comme une bûche (*truncos nos judicabit*). „Si Bethlen, — écrit-il — devient de jour en jour plus audacieux dans ses menteries, c'est à nous-mêmes, en somme, qu'il faut s'en prendre, parce que souvent, quand son mensonge était évident, nous avons fait semblant, en lui répondant, de le croire entièrement, comme si nous n'avions rien su de ses tractations avec les Turcs et de ses autres finasseries“.

VI.

Pázmány, sa connaissance des hommes et sa philanthropie. L'idée d'Etat dans la conception de Pázmány. L'esprit démophile dans sa politique et dans son administration ecclésiastique: Pázmány discerne le rôle des serfs en tant que soutiens de la vie nationale. Sa grande connaissance de l'histoire du droit; son sens constitutionnel. Pázmány, grand scrutateur de l'âme hongroise.

Un important facteur des succès politiques de Pázmány fut sa connaissance approfondie des hommes, connaissance qu'il devait aux luttes que, dès sa jeunesse, il fut obligé de livrer aux instincts, aux ambitions, à l'envie et aux jalousies des humains. Aussi, n'a-t-il pas du tout idéalisé la nature humaine: guidé

par son sobre réalisme, il traitait les hommes comme l'exigeait leur être moral réel. Une des caractéristiques de sa grandeur en tant qu'homme d'Etat est qu'il pouvait pénétrer les âmes, dont il savait utiliser les qualités pour ses fins. Chez lui, la politique était le domaine du tact et du sens psychologique innés. La multitude des lettres que nous possédons de lui fournissent la preuve éloquentes que Pázmány fut le plus éminent tacticien politique hongrois de son époque; ses hautes qualités auxquelles il devait ses succès étaient un doigté psychologique intuitif et instinctif, la faculté délicate de se transposer sur le plan psychique d'autrui, sa sensibilité qui saisissait les moindres replis de l'âme, la compréhension rapide des motifs logiques des événements. Ce grand sens psychotechnique lui était d'ailleurs nécessaire en tant qu'instrument, car le but suprême de sa politique: la paix, exigeait toujours de lui la médiation, l'apaisement des passions, les suggestions et les argumentations à droite et à gauche. Il exerçait un fort ascendant sur ses adversaires mêmes, car on sentait en lui la force morale, la fermeté de la conviction et la pureté de ses intentions patriotiques. Il agissait non par le pathos austère qu'aurait expliqué sa haute position, mais par sa simplicité spontanée et par la supériorité de ses dons personnels. Chez Pázmány, la politique, en tant que formation de la volonté collective, était réellement l'art des compromis. A cette époque, mieux que jamais peut-être, l'Etat hongrois était un système plutôt instable de forces intérieures et extérieures: chaque jour, Pázmány devait faire effort pour maintenir l'équilibre. Cet équilibre, il tâchait de l'assurer entre le roi et le prince de Transylvanie, le roi et les Turcs, la Transylvanie et les Turcs, les Ordres catholiques et les Ordres protestants, les gouvernants de Vienne et la Constitution hongroise, l'empereur et le Pape. Dans ces efforts incessants pour aplanir et concilier, jamais sa force et sa dignité morale ne chancelèrent: dans la personnalité de Pázmány, l'habileté tactique, sur le terrain de la politique, n'a jamais dégénéré en duplicité ou ruse; chez lui, prudence n'était pas le synonyme d'astuce, l'emprise qu'il exerçait sur les hommes n'est jamais devenue une tromperie, ses nobles et légitimes ambitions n'avaient rien de commun avec l'égoïsme et l'orgueil du

pouvoir; sa fidélité à sa nation ne l'a jamais entraîné à un chauvinisme ambitieux, l'autorité de ses hautes fonctions ne l'a jamais poussé à un impérialisme personnel, comme ce fut souvent le cas chez son grand contemporain ecclésiastique, le cardinal de Richelieu.

Homme d'Etat du XVII^e siècle, époque à laquelle la politique se faisait, non dans les assemblées législatives réunissant les représentants des nations, mais dans les cours, Pázmány devait connaître à fond, pour pouvoir les influencer, les représentants du pouvoir politique, dont dépendait le destin des pays: les souverains, le Pape et ses cardinaux, les ministres et chanceliers, les hauts dignitaires de l'Etat et les généraux, — dont il devait parfaitement connaître la psychologie. Voyant clair dans leurs aspirations, leurs passions, leurs manières de réagir, Pázmány pouvait les influencer avec succès.

Déjà au temps où il était professeur à Graz, quand l'archiduc Ferdinand, le futur empereur Ferdinand II, fit construire un couloir souterrain reliant son palais au cloître et à l'Université des Jésuites, Pázmány se familiarisa avec l'atmosphère de la cour: les membres du collège jésuite étaient des hôtes assidus de la cour. (Cf. Eugène Kastner: P. Pázmány à Graz. *Katolikus Szemle*. 1935. p. 14). L'ambiance du monde distingué où vivaient les Jésuites de Graz, les façons de penser propres à ce siècle, et l'esprit aulique régnant sous ce climat de Graz, ont laissé une forte empreinte sur la personnalité de Pázmány. Il invoquait volontiers, dans ses écrits, l'autorité des princes des temps anciens et modernes, donnait souvent leur vie en exemple, ou tirait des enseignements de leurs actes. Aux yeux de Pázmány également, l'idéal du souverain était conforme à l'idéal du prince selon les idées des temps d'alors: le souverain absolu détenteur du pouvoir d'Etat, devait être, en même temps, le protecteur de l'Eglise, comme il convient chez un prince *Dei gratia*. Dans un de ses sermons (XXII^e dimanche après la Pentecôte, sermon II), il trace avec minutie l'idéal du souverain religieux, ainsi que la conception d'Etat qu'il implique. La raison suprême de la vie de l'Etat et de l'existence du souverain „c'est que les gens puissent vivre en paix et que l'audace des méchants

soit enrayée par la peur du châtement“. Dieu a placé les souverains au-dessus des peuples pour qu’ils fassent régner l’ordre dans la société et que, en représentants de Dieu, ils châtient les malfaiteurs: c’est pourquoi le symbole de leur pouvoir est le glaive. Les souverains sont les *serviteurs de Dieu*, ses lieutenants ici bas. Mais en même temps, ils sont des *lampes irradiantes*, car „ils ont le devoir d’être les miroirs de la perfection et de montrer par le bon exemple le chemin de la sainte morale“. Dans les Saintes Ecritures, leur nom est aussi *Soleil* parce que „comme le soleil est plus luisant que les autres étoiles, la moralité du prince doit être aussi plus glorieuse que celle des autres“. (Quant à Louis XIV, l’attribut „Roi-Soleil“ s’applique, toutefois, dans un sens différent). Dans sa haute dignité même, le souverain doit faire preuve d’humilité, car elle seule est capable de freiner son pouvoir. Il doit, en outre, connaître les limites de ses facultés; il ne doit pas être omniscient. „Quoique par sa richesse et par sa puissance, le prince soit supérieur à tous, — il y a, par contre, nombre de personnes qui le dépassent en science, en sagesse et en sainteté. Et tout comme les rois, pour leurs maladies corporelles s’en remettent aux soins de médecins: les choses législatives doivent être exécutées par des légistes et les affaires de guerre par des capitaines, car les rois ne suffisent pas à tout cela“. Ceux-ci inclinent facilement à l’orgueil, cependant „Dieu arrache souvent les ailes de ceux qui volent en haut“. Le prince doit être un bon pasteur, ne pas affamer, ni éreinter, ni écorcher ses brebis. „Le bon pasteur tond ses brebis, mais il ne les écorche pas. A la place de la laine, il repousse de la laine, mais quant à la peau, elle ne repousse pas“. Le souverain ne doit pas dissiper sans mesure les revenus de son pays en les dépensant en jeux et en réceptions fastueuses. Pour éclairer cette idée, Pázmány cite les exemples, — puisés dans l’antiquité, — des empereurs Néron et Héliogabale, mais il renonce à faire des allusions aux princes contemporains, amateurs des splendeurs selon le goût du XVII^e siècle. Le souverain, — dit Pázmány, — doit être droit, franc, et ne jamais s’envelopper de fausse couleur: „Avec de pareils masques, les princes peuvent cacher la fausseté aux yeux des hommes,

mais ils ne peuvent tromper Dieu, dont le bâton plane au-dessus de leur tête“.

Après avoir défini ainsi l'idéal du souverain, tel qu'il vivait dans les esprits de ce temps-là, Pázmány en arrive logiquement à déduire les devoirs des sujets. Les princes régnant à la place et au nom de Dieu, „l'on doit obéir aux princes et aux seigneurs non pas comme à des hommes, mais comme à Dieu, et ce n'est que par la volonté et sur l'ordre de Dieu, qui les a placés à notre tête, que nous leur obéissons“. Connaissant cette conception politique, l'homme moderne ne sera pas étonné de lire que, dans ses très nombreuses lettres adressées à son souverain, observant l'usage de son époque, Pázmány s'adresse à lui, en tant que chef du Saint Empire Romain Germanique, en lui donnant le titre de *Sacratissima Caesarea Regiaque Majestas*. Du reste, la fidélité et l'obéissance du sujet envers le souverain n'empêche pas le moins du monde l'archevêque hongrois d'avertir son maître des limites de son pouvoir, inhérentes à la Constitution hongroise et garanties par le serment du souverain. Respectueux de la Constitution hongroise, Pázmány observe et fait observer vers le haut et vers le bas les droits de la noblesse.

Il est intéressant d'ailleurs de rapprocher ce sermon de Pázmány du sermon de Bossuet sur la *Politique tirée de l'Ecriture Sainte*, où l'idée maîtresse tend à prouver également que le prince existe non pour lui-même, mais pour le peuple, pour l'intérêt public. Pázmány et Bossuet assignent aux princes à peu près les mêmes principes d'ordre moral et politique. Mais alors que Bossuet avait en vue l'idéal du souverain absolu de son temps, dont le pouvoir ne connaît que des limites religieuses et morales intérieures, ou bien tout court : religieuses, inhérentes à la morale, c'est-à-dire la conscience chrétienne du prince, — dans la conception de Pázmány, il y a en plus, une limite extérieure mise au pouvoir du souverain, et c'est la Constitution du pays.

Quelles sont les idées et quel est le sentiment du grand homme d'Eglise hongrois sur la classe des serfs qui, à cette époque, ne jouissait pas de droits constitutionnels ? Il est incontestable que les institutions fondées par Pázmány étaient destinées, pour la plupart, à relever la classe de la moyenne

noblesse en développant ses forces religieuses et politiques par la voie de l'érudition. Néanmoins, du fond du coeur, Pázmány vouait au bas peuple une affection sincère; ce peuple constituait le gros de la nation hongroise et représentait un facteur dont Pázmány appréciait hautement l'importance fondamentale dans la vie nationale. La preuve en est le grand zèle qu'il met à assurer le soin des âmes dans les campagnes: il cherche à pourvoir les villages de prêtres; tout au moins il y envoie des frères prêcheurs (surtout des jésuites) pour remplir dans le peuple les fonctions pastorales dont on se souciait peu auparavant. Les territoires occupés par les Turcs lui tiennent particulièrement à coeur, aussi demande-t-il au Saint-Siège d'envoyer des missionnaires dans ces régions. D'autre part, il suggère au roi d'ordonner à son ambassade auprès de la Sublime Porte d'intervenir énergiquement auprès du sultan pour obtenir que, conformément à la convention de Vienne, l'activité du clergé catholique ne fût pas entravée dans les régions occupées, et que les moines franciscains arrêtés par les Turcs fussent remis en liberté.

Les intérêts matériels du peuple des campagnes n'échappent pas non plus à l'affectueuse attention de l'archevêque Pázmány: dans les lettres qu'il adresse à Bethlen et à Rákóczi en les exhortant à la paix, on retrouve tel un refrain, l'avertissement et la plainte visant les pertes subies par le peuple à la suite des guerres: ses biens sont réduits à néant, la misère prend des proportions incroyables. Les troupes insurgées cantonnées dans les camps d'hiver et les troupes allemandes dépouillaient le peuple: „Le pauvre peuple est dénudé par le cantonnement des troupes à un tel point que les gens meurent eux-mêmes de faim et de froid et sont incapables de ravitailler les soldats“ (II. 146). Inspiré par ses sentiments démophiles, Pázmány suggérait d'insérer dans l'accord conclu avec les Turcs, que la perception des impôts devait être laissée, dans les territoires occupés, aux maires des villages, parce que si, contrairement à l'accord, les soldats turcs errants procédaient eux-mêmes à cette besogne, ils en profiteraient pour faire du chantage (II. 245). Détail qui en dit long sur les sentiments d'affectueux intérêt que Pázmány portait aux gens de la glèbe: au milieu de ses soucis et occupations innombrables,

il trouva très souvent le moyen d'intervenir en faveur des pauvres serfs pour les aider à faire triompher leurs justes causes. C'est ainsi que Pázmány intercédait par exemple auprès de la veuve de Georges Thurzó en lui demandant à propos d'un certain Sarnóczyay, pauvre hère, de ne pas lui en vouloir, „d'avoir pitié de lui et de faire délivrer ses hardes à ce pauvre homme“ (I. 114). Une autre fois, Pázmány adresse une lettre à l'intendance royale de Pozsony et lui réclame de punir les gens de Csata parce que ceux-ci „ont enlevé la charrette et les chevaux d'un pauvre serf“ (I. 140). Une autre intervention analogue de Pázmány fut faite auprès du conseil de la ville de Körmöc; en effet, l'autorité municipale avait fait confisquer une partie d'une somme de thalers trouvée sur quelques serfs; ceux-ci allèrent trouver l'archevêque pour formuler leur plainte et ce dernier écrivit alors au conseil municipal en l'invitant à restituer aux serfs l'argent confisqué, étant donné que ces paysans habitaient des territoires sous occupation turque et avaient besoin de changer les thalers pour racheter la vie des leurs (I. 334). D'autre part, Pázmány facilitait volontiers l'éducation des enfants du peuple bien doués. Quelle ne fut sa joie quand le comte Paul Pálffy lui recommanda un petit paysan bon chanteur. Dans sa lettre de remerciements, Pázmány signale qu'il allait faire un essai avec le petit chanteur pendant les fêtes pascales et si le résultat était encourageant, il ferait continuer l'éducation de l'enfant à Nagyszombat, „pour qu'il ait le moyen de s'instruire“ (II. 477). Il était donc heureux de contribuer au relèvement culturel des fils du peuple.

En analysant la personnalité de Pázmány, homme politique, ses vastes connaissances en fait d'histoire du droit sautent aux yeux aussi bien que son sens constitutionnel. Le mémorandum qu'il écrivit en 1625 sur la succession au trône de Hongrie est un traité magistral exposant l'ordre de la succession au trône hongrois. N'écoutant que ses convictions et son sens constitutionnels, lors de l'élection de Ferdinand II et de Ferdinand III au trône de Hongrie, en dépit de toutes les pressions venues de Vienne, il persista pour employer le terme „élection“ et tenait absolument à ce que le roi publiât un diplôme inaugural garantissant les

droits et les libertés de la nation et que le roi prêtât serment, lors de son couronnement, sur la Constitution hongroise qu'il devait respecter. Par contre, quand Bethlen est élu roi, Pázmány, partant de la doctrine de la Sainte-Couronne de Hongrie définie par le Code Tripartite du grand légiste hongrois Werbőczy, défendit la thèse légitimiste. Le pouvoir public appartient, certes, explique Pázmány, au roi légalement couronné, mais celui-ci ne peut édicter des lois qu'avec le consentement du *populus* (haut clergé, haute noblesse, noblesse). Or, à la diète ayant proclamé l'élection de Bethlen comme roi, l'Ordre du haut clergé ne participa pas à cette élection; du reste, poursuit Pázmány, dans la personne de Ferdinand II, la Hongrie avait déjà un roi légalement élu et couronné. La diète qui a élu Bethlen roi, n'était pas convoquée légalement, l'élection eut lieu, non pas selon les antiques coutumes, mais sous une pression d'intimidation provenant de la force armée. (*Vindiciae Ecclesiasticae*. Oeuvres complètes de Pázmány. Edition latine. VI^e vol. pp. 541—550). Un autre document prouvant éloquemment la grande érudition historique et juridique de Pázmány est la démonstration et la justification historique du titre de *roi apostolique* (*rex apostolicus*) appartenant au roi de Hongrie; dans cette démonstration, Pázmány invoque les témoignages de l'historien Bonfini, ceux du Code Tripartite de Werbőczy, le Décret d'André II, de même que la chronique *Vita Sancti Stephani*. En 1627, Pázmány ne prit pas part à la levée en masse de la noblesse, c'est pourquoi on l'accusa de se dérober à la défense du pays. Cependant Pázmány expliqua que, selon les lois, le roi seul était autorisé à ordonner la levée de la noblesse et non pas le palatin. Si c'était le roi qui proclamait la levée, lui, Pázmány, y répondrait sur le champ. C'est avec un tel soin que Pázmány veillait au respect des lois (I. 653).

Quand on examine l'activité politique de Pázmány, les fins qu'il poursuivait, les moyens qu'il appliqua, l'on constate qu'à ses yeux, la politique consistait en premier lieu, à s'occuper de l'âme nationale, à exercer le pastorat de la conscience collective du peuple magyar: c'était une vraie *cura animarum*. La mission politique de Pázmány procédait, au fond, du même esprit que sa mission pastorale: tout comme

les autres grands réformateurs nationaux magyars, de Zrínyi à Széchenyi, le grand archevêque, leur prédécesseur, considérait que la première condition du progrès national était la purification morale, le diagnostic de l'esprit public de la nation, diagnostic sérieux, exempt de toute dissimulation, pour que la nation puisse se connaître elle-même. Eminent analyste de la psychologie de sa nation, connaissant parfaitement l'âme hongroise, la mentalité et le tempérament magyars jusque dans leurs replis les plus cachés, Pázmány s'efforçait d'arriver, par la parole et par la plume, à secouer sa nation pour qu'elle se connût, pour qu'elle prît conscience d'elle-même, pour que par la critique de soi-même, elle pût s'engager dans la voie du perfectionnement et y progresser. Pázmány n'ignorait pas que pour la *bellicosa gens*, sa nation, c'était là, un chemin bien long. Pourtant, avec une foi indéfectible il croit qu'à force de travailler au progrès culturel, à force de polir lentement l'esprit et de faire que cet esprit prenne conscience de soi, on devait nécessairement arriver au progrès, à l'ascension. Voilà pourquoi il souhaitait toujours la paix: toute sa politique fut toujours une politique de paix, afin de pouvoir réaliser son rêve: donner à la nation magyare une haute culture, garantie primordiale et fondamentale de l'existence nationale. Donc, la source principale de la conception politique de Pázmány, étaient ses aspirations d'animateur culturel, cherchant à faire triompher une oeuvre positive et créatrice.

VII.

La sincérité et la droiture de Pázmány en politique. Son respect de soi et la conscience de sa dignité. Ses conflits avec l'Eglise et avec les dirigeants politiques. Ses ambitions. Son sentiment de la justice: il défend ses droits contre le pape, le roi, le palatin. Son sens non seulement des biens intellectuels mais aussi des biens économiques. Son amour de la nature.

Un des traits les plus marquants de la personnalité de Pázmány est sa franchise, sa sincérité absolue: la duplicité, la dissimulation des opinions, particularités qui chez les

politiciens sont ordinairement des péchés originels ou, plus tard, des nécessités nées de la routine, sont tout à fait étrangères à Pázmány. Lui, il exprimait toujours ce qu'il pensait, avec une grande franchise, et il exigeait en revanche de tous une franchise égale. Rien ne choquait autant son être moral que la duplicité, l'intrigue, „le masque“. Les mots équivoques, ces fleurs de la lâcheté, il les hait du fond du coeur. Il considère l'expression libre et sincère de la pensée comme un devoir moral élémentaire: „Ce serait chose plus dure que l'esclavage, — déclare-t-il au palatin Esterházy avec lequel il est en difficultés, — si la liberté d'opinion et de la parole n'existaient pas entre nous“ (II. 707).

Aussi Pázmány a-t-il toujours dit sans ambages ses opinions, comme nous l'avons vu, aux puissants: au pape, à l'empereur, aux princes. Quand le palatin Stanislas Thurzó se plaint de ce que Pázmány aurait tu devant lui d'importantes choses publiques — l'archevêque oppose à sa protestation une fin de non recevoir catégorique: „Vous devez être sûr, — dit-il, — que si j'apprenais une chose qui à mon appréciation pourrait vous être inconnue, je ne manquerais pas de vous en faire part“ (I. 391). L'archevêque entendit dire qu'un seigneur, Adam Batthyány ne se montrait catholique que par feinte car ses intérêts le demandaient. Aussitôt Pázmány se renseigne auprès de Batthyány et lui demande si l'accusation est exacte, „parce que non seulement devant Dieu, mais même dans ce monde, ne mériterait aucune estime, aucun honneur celui qui jouerait ainsi de la religion“ (II. 110). Pázmány ne pouvait absolument pas supporter les intrigues d'un autre grand Hongrois de cette époque, le palatin Esterházy qui n'a pas craint, dans la ferveur des controverses, de surnommer le cardinal du sobriquet de „guerrier rouge“. Le motif de la querelle, outre le fait que l'archevêque a étendu excessivement ses pouvoirs, résidait précisément dans la franchise de Pázmány qui le poussait plus d'une fois à s'opposer aux avis du palatin bien que celui-ci n'admit guère la contradiction. Une fois le palatin accusa l'archevêque d'avoir préalablement approuvé la thèse du palatin et de l'avoir malgré cela combattue au conseil royal. Pázmány s'empressa d'éclaircir ce malentendu. Plus tard

cependant, le palatin ressortit cette affaire déjà réglée et se mit à récriminer. Pázmány lui administra alors un blâme sévère pour sa façon de procéder: „Il n'est digne ni d'un chrétien ni d'un honnête gentilhomme de reprendre une chose déjà enterrée et réglée en paix amicale et d'en faire un nouveau sujet de haine.“ „Moi, je ne sais flatter et je ne veux pas mentir sciemment . . . Au conseil même, j'ai parlé non pas derrière vous, mais bien face à face . . . connaissant votre nature qui se froisse si quelqu' un per omnia ne dit pas comme vous . . . Moi, je ne puis nullement m'engager à approuver tout ce que vous proposez.“ (II. 426—8.) Pázmány expose „en bon hongrois et de but en blanc“ au palatin, pourquoi celui-ci éprouve une „aversion mortelle“ à son égard. De plus, il accuse le palatin de passer des heures entières à vouloir dénigrer Pázmány auprès du roi, alors que lui, Pázmány, ne parle jamais du palatin au souverain. L'archevêque dit en outre au palatin que celui-ci ne devrait pas exiger que lui, Pázmány, fût toujours du même avis que le palatin: „Si vous entendez par amitié que je m'accorde en toute chose avec ce qui vous plaît et que je ne vous contredise jamais, il faut renoncer à songer à l'amitié. Car je ne puis pas me lier, surtout envers mon Maître, à l'égard duquel je suis tenu par le serment, de dire ce que je juge sans égard à la peur ou à l'amitié“ (II. 441). Par ailleurs, ce qui ennuyait également l'archevêque, c'était que le palatin Esterházy se laisse duper par toutes sortes de racontars sans fondement, „par des bruits du marché“, cependant il ne convient pas à un personnage haut placé d'accorder créance à tout ce qu'il entend et d'ajouter foi à des rumeurs inconsistantes: „parce que les grands hommes ne doivent pas être trop crédules, et s'ils ont cru quelque chose, ils ne doivent pas tout de suite le répandre.“ (II. 458.) Nombreux sont ceux, poursuit Pázmány, qui n'apportent leurs nouvelles au palatin que pour susciter des discordes: „Car ne croyez pas, Monsieur le Palatin — dit Pázmány —, que tous ceux qui vous sourient, sont tous bienveillants, ni que dans votre affaire il n'existe pas d'intrigants.“ Quant à l'accusation du palatin, selon laquelle Pázmány aurait écrit des lettres chiffrées à la cour, Pázmány, homme loyal, la repousse avec indignation: „Je n'ai de chiffre

avec personne à la cour.“ Un pareil procédé serait indigne de son caractère sincère. Enfin, il établit, que son conflit avec le palatin vient de ce que lui, Pázmány, dit ou écrit franchement au roi ce qu'il juge juste selon Dieu et sa conscience, même si son jugement va à l'encontre de l'opinion du palatin. Il recommande à ce dernier de songer à ce que „il n'est pas digne d'un homme intelligent de vouloir que ce qui lui plaît, plaise nécessairement à tout le monde. Ce n'est même pas chose possible“. (II. 707.) L'on peut faire observer toutefois qu'à la base de ces controverses se trouvait également le fait que Pázmány s'efforçait méthodiquement de reléguer au second plan, le pouvoir palatin.

La source psychique de l'absolue sincérité et franchise de Pázmány était son *respect de soi* extrêmement développé: de puissantes facultés se rencontrent dans son être et la projection psychique en est son fort sentiment d'indépendance et sa forte confiance en soi. Il sait ce qu'il est et cela lui donne du courage; il ne souffre aucune offense, aucune préterition, il ne tolère pas que l'on touche à sa dignité personnelle. Déjà comme professeur à Graz, il protesta, auprès d'Aquaviva, général des jésuites, contre l'arrogance de certains membres étrangers du même ordre qui traitaient avec dédain leurs confrères hongrois et autrichiens. (I. 14.) De même, il fut profondément blessé dans son amour-propre lorsque deux de ses thèses sur la grâce furent censurées par les théologiens romains de l'ordre, alors que l'on n'avait fait aucune objection aux thèses d'autres auteurs, nettement contraires à la religion. Deux ans auparavant déjà, deux de ses thèses avaient été censurées et quand Pázmány écrivit une apologie de ses thèses, celle-ci fut retenue à Graz. (I. 16.) Il était encore jeune controversiste jésuite quand il adressa, rédigée sur un ton très digne et très courageux une lettre au palatin Georges Thurzó, protestant, qui le fit citer pour „son livre blasphématoire“. Pázmány se sentait innocent parce que ce qu'il avait écrit, il l'appuyait par des preuves. Au sujet de son livre, de polémique religieuse, il n'était pas disposé à comparaître devant une instance laïque qui n'était pas compétente en matière religieuse. (I. 38.) Mais il paraît qu'en 1609, ses supérieurs ecclésiastiques mêmes étaient d'avis que la manière combattive et agressive

de Pázmány péchait un peu par l'excès. Aquaviva, général de l'ordre, l'exhorta à la prudence, craignant qu'il ne fournît des motifs aux protestants pour persécuter la Compagnie de Jésus. Les protestants furent particulièrement outrés par la brochure de Pázmány sur „Le Crédo du grand Jean Calvin“ contre laquelle les Ordres protestants élevèrent les plus vives protestations à la diète de 1609: „un impie jésuite, Pierre Pázmány, — a-t-on dit — a rédigé un livre blasphématoire contre les calvinistes.“ A la chambre basse, plusieurs protestants réclamèrent l'expulsion des jésuites. En présence de la colère de ses adversaires, Pázmány fut obligé de se mettre en sûreté pendant un certain temps. Cette retraite de Pázmány fut d'ailleurs approuvée par le général des jésuites. (I. 767.)

Un témoignage significatif qui montre combien Pázmány se respectait et ne se laissait pas mener, est une lettre qu'il adressa en février 1616 au général de l'ordre, à Rome, et dans laquelle il repoussait les calomnies répandues sur lui par quelques-uns de ses confrères de l'ordre, tout en protestant contre l'attitude inique de son supérieur qui crut à ces calomnies, interdit à Pázmány de se rendre en Hongrie et le transféra à Olmütz. Pázmány écrivit à ce sujet une lettre au Pape, mais cette missive fut escamotée et l'on inventa les pires choses pour dénigrer Pázmány. Celui-ci protesta avec la dernière énergie contre ces façons de procéder; il demanda qu'on éclaircît les accusations portées contre lui. Il ajouta que si les choses devaient continuer ainsi, il abandonnerait l'ordre jésuite; il était déjà en possession d'une autorisation du pape afin d'entrer dans l'ordre Sommascha dont la discipline était plus sévère. Pázmány déclara qu'il allait faire valoir cette autorisation. Poussé par son amour-propre blessé, — et transgressant d'ailleurs les limites de l'humilité obligatoire, Pázmány menaçait d'étaler toute l'affaire, en impression, devant l'opinion publique afin de prouver son innocence, si ses ennemis, confrères dans l'ordre jésuite, continuaient leurs manœuvres contre lui. Pázmány fut d'autant plus péniblement touché par les machinations dont il fut la cible dans l'ordre, qu'il voyait que les plus éminents souverains du monde appréciaient hautement ses mérites et l'honoraient de leur estime

(honestissimo summorumque orbis Monarchorum judicio de me in tanta calamitate sublevarer. I. 53). A ce moment, Pázmány se défendait encore contre l'accusation de briguer une haute place ecclésiastique. Le général de l'ordre des jésuites tâchait, dans sa réponse, d'apaiser Pázmány, en l'assurant qu'il ne croyait pas aux calomnies répandues sur lui; il trouvait des excuses aux membres de l'ordre mis en cause par Pázmány. Il l'assurait, par ailleurs qu'il ne croyait pas que Pázmány voulût devenir évêque: il était sûr — ajouta-t-il —, que l'amour de Pázmány pour sa vocation et la conscience de son voeu monastique (vocationis suae memoremque voti) ne le permettaient pas. Toutefois, conclut-il, si Pázmány voulait malgré tout quitter l'ordre, il ne l'en pouvait empêcher. (I. 74.) Deux mois après, Pázmány quitta l'ordre jésuite pour entrer dans l'ordre Sommascha, dont il ne prit cependant jamais l'habit. Le 25 avril 1616, le roi le nomma prévôt de Túróc, et l'éleva ainsi au nombre des prélats de Hongrie, en insistant sur le fait que le pape avait dispensé Pázmány des obligations de la Compagnie de Jésus. Il est vraisemblable que la raison de son départ de l'ordre des jésuites était le désir d'éviter qu'il ne fût nommé prévôt de Túróc, puis, peu après, archevêque d'Esztergom, immédiatement à sa sortie de l'ordre parce que l'attribution du siège archiépiscope à un jésuite actif eût particulièrement choqué les Ordres protestants. (Voir les notes de F. Hanuy, I. 773—777.) D'ailleurs, l'ordre jésuite veillait par principe à ce que ses membres ne fussent pas élevés à de hautes dignités ecclésiastiques.

En homme qui se respectait et qui avait une nette conscience de sa dignité, Pázmány entra plus d'une fois en conflit avec les dirigeants du pays. Il protestait auprès du roi quand le palatin Stanislas Thurzó contestait la priorité accordée au Primat pour prendre la parole à la diète et à l'assemblée du comitat. (I. 399.) Un autre incident amena Pázmány à se démettre sur le champ de ses fonctions de conseiller au conseil royal: en effet, un jour, Pázmány se rendait en séance du conseil chez le palatin Esterházy; or, au lieu de le recevoir immédiatement, le palatin qui conférait avec un émissaire turc, fit attendre Pázmány dans l'antichambre, au milieu de valets et de Turcs subalternes. Offensé, Pázmány repartit

aussitôt et adressa au roi une plainte à ce sujet. (I. 643.) Il rédigea un mémorandum particulier sur les droits et privilèges ecclésiastiques et laïques de l'archevêque d'Esztergom, lorsqu'il remarqua que le palatin Esterházy n'en tenait pas compte. Ayant pleine conscience de sa dignité et de ses droits, Pázmány expose que l'archevêque d'Esztergom est non seulement métropolitain, mais en même temps Primat du pays qui couronne les rois de Hongrie; il précède en rang les princes et les hauts dignitaires du pays; dans les assemblées publiques, la première place à droite lui revient; il est père adoptif des rois de Hongrie, aussi son titre n'est-il pas Reverendissimus Pater, mais Dominus; depuis le règne du roi et empereur Sigismond, l'archevêque d'Esztergom est prince du saint empire romain et c'est le titre de *Celsitudo* qui lui est dû; il est, en même temps chancelier suprême, garde de la Bulle d'Or et du sceau double. L'archevêque d'Esztergom est tenu, par serment, de sauvegarder ces droits. (II. 526.)

Sa mission à Rome comme ambassadeur impérial rehausse particulièrement l'amour-propre de Pázmány. Le goût du faste et le sentiment de l'autorité, familiers à l'esprit du temps le prennent quand, le 28 mars 1632, il fait son entrée solennelle dans la Ville éternelle, en partant de la première porte de Rome, avec un cortège pompeux; puis deux jours après, quand partant de la Porta populi, accompagné de cardinaux à cheval, il s'approche du palais pontifical où, avec tout le cérémonial voulu, il reçoit le chapeau cardinalice. Cependant son amour-propre subit, bientôt, un coup dur de sorte que Pázmány dut tenir tête au pape lui-même: le souverain pontife lui refusa le titre d'ambassadeur quoique, *de facto*, il ne l'ait pas empêché d'exercer ces fonctions. Or, pourquoi le pape a-t-il soulevé des difficultés à cause du titre d'ambassadeur, alors qu'il admettait effectivement que le cardinal pût accomplir une activité de cet ordre? D'abord, devant le cardinal Barberini, puis devant le pape lui-même, Pázmány expliqua, par écrit et oralement, que sa mission d'ambassadeur impérial n'était pas incompatible avec la dignité cardinalice. Pourquoi soulevait-on — demanda Pázmány — juste pour son cas cette question, alors que ce faisant, on blessait le Primat de Hongrie dans son sentiment de di-

gnité et qu'on l'humiliait devant le monde? Pázmány protesta contre la non-reconnaissance de son titre d'ambassadeur impérial et déclara qu'il se considérait comme tel, tant que son maître, l'empereur, n'en disposerait autrement. Pázmány notifia par écrit cette déclaration à tous les cardinaux. (II. 268, 273, 307.) Pendant un temps assez long, il conférait avec le pape et son secrétaire sur l'aide à donner à l'empereur, sur la ligue des souverains catholiques mais quand, à la suite de conférences réitérées, son oeil perspicace vit qu'il n'y avait aucun espoir de succès, il quitta Rome avant l'arrivée des grandes chaleurs, emportant des impressions déplaisantes. Il faut dire que même les brillantes facultés du cardinal hongrois ne purent contrebalancer à la cour pontificale l'influence du cardinal de Richelieu.

En août 1616, quand le roi décida de nommer Pázmány archevêque, l'intendance impériale de Vienne demanda à Pázmány des concessions aux dépens des revenus archiépiscopaux. Pázmány se sentant froissé dans son sentiment de dignité, refusa toute négociation parce que — écrit-il —, sous peine de commettre le crime de simonie, il lui est interdit de traiter un pareil accommodement avant d'avoir obtenu l'archevêché. Et avec quelle dignité Pázmány, quelques années plus tard, supporta le fardeau des difficultés matérielles qui l'accablèrent, quand Bethlen occupa toute la Haute-Hongrie. „Depuis septembre je ne possède plus un pouce de terre, ni un écu de revenu — écrit Pázmány à Stanislas Thurzó en mars 1620 de Vienne où il s'est modestement retiré —, je suis là avec quelques évêques; ma foi, depuis que nous sommes ici, jamais personne n'a donné, quoi que ce soit à aucun de nous, ne fût-ce qu'un morceau de pain, j'ai perdu tout ce que je possédais.“ (I. 226.) Et pourtant il ne se désespère pas, il reste ce qu'il était: Pierre Pázmány, ayant le sentiment de sa dignité et réduit alors à sa seule puissance intellectuelle.

En sa qualité d'archevêque, il ne se laissa priver d'aucun de ses droits. Dans plusieurs lettres adressées au roi, il fit valoir son droit au contrôle de la frappe des monnaies, droit lui ayant assuré le bénéfice dit „pisetum“. Aussi, envoyait-il souvent au roi des pièces de monnaie fraîchement sorties des

ateliers de la monnaie de Körmöc, pour fournir des preuves tangibles de la négligence avec laquelle on frappait les pièces. Pázmány demandait au roi de donner ordre à l'intendance de frapper, sur le modèle des anciennes pièces, des monnaies régulières et uniformes. (I. 498.) Au cas où les irrégularités continueraient, Pázmány menaçait l'intendance de saisir d'une plainte l'assemblée législative, usant en cela de son droit ancestral. (I. 658.) Lorsque le fisc royal voulut imposer à l'archevêché d'Esztergom de nouvelles charges matérielles, Pázmány défendit énergiquement les droits de son Eglise. „Je suis prêt, écrit-il au roi (I. 536) — à sacrifier mon poste et ma vie plutôt que d'admettre, en violant mes devoirs, que l'héritage de mes prédécesseurs, le don de nos saints rois soit amputé dans une mesure petite ou grande.“

Dans ses biens, il veille minutieusement à l'ordre, en maître bon et vigilant: il était très sensible non seulement aux valeurs spirituelles, mais aussi aux valeurs économiques. A ses régisseurs il donnait des instructions écrites de sa main au sujet des moindres détails de l'exploitation des domaines. „Vous devez vouer un soin tout particulier à la perception du neuvième et de la dîme, — ordonne-t-il à son régisseur d'Érsekújvár (I. 286). Dans chaque village, le maire et un conseiller communal doivent assister au décompte des agneaux, des moyettes, des ruches et du vin, ils doivent également noter tout . . . Songez en temps utile à faire faire des fûts et des cercles en nombre suffisant.“ Par ailleurs, il donna au préfet de la cour archiépiscopale des instructions divisées en chapitres, un véritable règlement général de la maison pour la domesticité. De cela se dégage à nos yeux le portrait d'un maître ordonné, précis et sévère. A lire ces dispositions, on constate que la réduction des effectifs du personnel n'est pas une invention de nos temps: Pázmány exigeait déjà du préfet de sa cour „de ne pas souffrir des personnes superflues et de ne permettre, à qui que ce soit à la cour d'avoir des valets fainéants“. Conformément à sa haute charge, Pázmány, prince de l'Eglise, attachait aussi de l'importance à l'étiquette: „que je sois en voyage ou à la maison — écrit-il —, deux gardes au moins doivent se tenir à ma porte extérieure. Au déjeuner également, au moins quatre valets et gardes ou

plus doivent toujours être à la porte de la salle à manger pour veiller sur l'argenterie. Aucun étranger ne doit entrer sans demande préalable; on fera attendre les étrangers jusqu'à ce qu'ils soient annoncés au préfet ou au valet de chambre." Il réglementa même l'ordre du service à table: „Les serviteurs, à table, après avoir apporté le premier plat, ne doivent pas s'éloigner; le maître d'hôtel avec un ou deux serviteurs doit faire passer le plat, tandis que les autres valets se tiennent autour de la table pour servir. Nul ne doit toucher au buffet et sans en référer à l'échanson, nul ne doit prendre un verre, ni quoi que ce soit. Les gardes doivent veiller à ce que les valets n'abîment pas avec les flambeaux les murs de pierre, l'escalier ou les colonnes." (I. 304.)

Non seulement il donne des instructions à ses régisseurs, mais encore, il travaille lui-même dans son jardin. Un an avant sa mort, il envoie à l'évêque d'Olmütz, Dietrichstein, des pêches de sa première récolte d'automne. Il écrit avec fierté que l'arbre qui a produit les pêches a été greffé par lui-même avec des scions provenant des territoires turcs (*arbor, quae fructificavit, mea manu conserta est*) et le jardin de l'archevêché donnera beaucoup de ces fruits. Les métaphores qu'il emploie dans ses écrits, ses descriptions de la nature font voir qu'il aimait la nature, les animaux, surtout les oiseaux. „J'ai entendu dire — écrit-il à l'évêque de Győr, Dallos —, que dans votre région, dans la saison actuelle, il est facile de prendre des grues. Je vous serais bien obligé de m'en faire envoyer quelques-unes dans ma maison de Pozsony." (I. 631.)

VIII.

Pázmány, héros de la volonté. Son courage; la forte concentration et la ténacité de son caractère. Ses talents d'organisateur. Son ardent tempérament hongrois et sa maîtrise de soi.

Les valeurs, les idéals, les buts demeurent des motifs intellectuels, de pâles représentations, s'il y manque la volonté et l'action qui les transplantent dans la réalité avec une persévérance inlassable, en surmontant tous les obstacles. La conscience des valeurs est, dans une véritable personnalité, en

même temps la conscience absolue des devoirs, dont l'instrument naturel est la *volonté* forte et tenace. Pázmány fut un homme d'Eglise et un homme d'Etat doué de facultés exceptionnelles et dans sa personnalité, la substance des valeurs inhérentes à son idéal: le renouveau du catholicisme et de la nation hongroise, coïncidait avec l'orientation de la volonté de tout son être. La lucidité du raisonnement et la perspicacité intellectuelle s'unissaient en lui à des sentiments intenses: le sentiment religieux et patriotique, l'amour et la haine, l'amour-propre et l'ambition, le profond sentiment de la justice et du devoir. Toutefois, dans sa personnalité robuste, la primauté psychique revient à la volonté dont la puissance, l'impulsion et l'énergie tenace, indéfectible, tendant droit aux buts, triomphent de tous les obstacles qui se dressent sur sa route. Comme tout homme d'Etat de grande envergure, Pázmány est un génie de la volonté. Quoiqu'il fût un ecclésiastique vivant intérieurement et qu'il fût aussi un professeur de philosophie plongé dans les subtiles distinctions de la scolastique, Pázmány ne fut pas un *homo contemplativus* aux manières de penser exclusivement abstraites, il fut au contraire, un *homo activus*, dont l'esprit, avide d'action, quand il s'agit de résoudre des problèmes, choisit avec la rapidité de l'éclair la voie la plus directe et la plus rapide: l'action. Génie créateur, chauffé à blanc par ses idéals, il aspire toujours à l'action et trouve sa satisfaction dans des réalisations durables. C'était un homme et non une fraction d'homme: il savait ce qu'il voulait et ce qu'il voulait, il le voulait entièrement.

Pour mesurer la puissance de sa volonté, il faut songer à l'importance des obstacles qu'elle eut à surmonter: force politique du protestantisme, état d'inertie du catholicisme, antipathie toujours en éveil à l'égard des jésuites, pénurie de prêtres, éternelle incertitude du fait des guerres, déclin total de l'activité culturelle, manque de collaborateurs capables de prêter un utile concours. Or, loin de le décourager, les obstacles ne font que rehausser Pázmány: il se sent dans son élément quand les difficultés s'accumulent devant lui et lui permettent de donner la mesure de son énergie. Pázmány avait le *courage* propre aux héros de la volonté,

courage qu'aucune résistance personnelle ou matérielle ne déconcerte: la campagne de polémique religieuse qu'il soutint avec intrépidité, en s'exposant aux plus violentes attaques de la part de ses adversaires, les nombreuses luttes politiques qu'il eut à soutenir plus tard le prouvent surabondamment. Mais il portait en lui aussi un autre facteur du génie de la volonté: il savait *concentrer* tout son être, toutes ses forces intellectuelles sur l'objet de sa volonté et ne laissait pas détourner son attention vers d'autres objets. Il se voua intégralement aux buts qu'il s'était fixés et l'énergie inhérente à sa puissante personnalité s'est consumée entièrement dans des actes adaptés à ces buts. Si l'on considère ses réalisations d'animateur culturel, du Pázmáneum à la fondation de l'Université en passant par les collèges et internats, un magnifique spectacle d'ordre psychologique s'étale à nos yeux: celui de la persévérance et de la reprise méthodique de la volonté tenace, concentrée organiquement sur le but final. Le secret des créations de Pázmány ne réside pas dans l'éruption explosive de la volonté, dans des élans passionnels du courage, mais dans la persistance opiniâtre qui s'affirme par toute une longue série d'actes, — mais d'actes qui se suivent avec méthode et témoignent d'une frappante continuité de direction. La pression des conditions historiques a pu, de temps à autre, l'éloigner du but qu'il poursuivait, il n'en retourna pas moins, indéfectiblement au but qu'il s'était assigné. Sa volonté et sa manière de penser méthodiques se sont mutuellement renforcées et augmentées: son âme, débordante d'énergies toniques renfermait le maximum de vivacité intellectuelle et de volonté inflexible. La vie de Pázmány était faite d'une tension et d'une activité éternelles. Sa capacité de travail était absolument prodigieuse: Pázmány fut le véritable *perpetuum mobile* intellectuel des Hongrois de son temps, témoin sa correspondance incroyablement étendue.

Le facteur principal des succès de Pázmány en tant qu'animateur ecclésiastique et réformateur politique a été son *talent d'organisateur*. Quel en est le secret? L'esprit de suite et la concentration dans la pensée, la persévérance appropriée dans l'action. L'oeuvre d'organisation est actionnée en premier lieu par le moteur de la volonté: Pázmány, orga-

nisateur classique de la vie catholique et de l'action culturelle en Hongrie, a su fixer des buts réels avec un merveilleux esprit de suite et travailler avec une opiniâtreté incroyable à les atteindre. La clef de sa faculté d'organisation est, outre la ténacité de sa volonté, la perspicacité avec laquelle il pouvait choisir ses subordonnés, leur exposer les directives à suivre et leur insuffler une volonté semblable à la sienne et en parfaite concordance avec elle. C'est l'enseignement scolaire pénétré de son esprit qui ouvrit une large voie permettant d'atteindre ce résultat: les institutions culturelles créées par Pázmány furent autant d'ateliers où rayonnait l'esprit de Pázmány et qui poursuivirent son oeuvre. Par ailleurs, si l'oeuvre d'organisation a été reprise dans l'esprit de Pázmány par des successeurs immédiats aussi excellents que les archevêques Lósy et Lippay, ce n'était pas là non plus un simple effet du hasard: ces derniers étaient les disciples de Pázmány dans l'administration et dans la politique. C'est Pázmány qui fit encore de Georges Széchenyi, pázmánite, chanoine d'Esztergom; celui-ci s'avéra, à la fin du siècle, non seulement digne successeur de son maître au siège primatial, mais aussi son fidèle disciple dans l'organisation et dans la libéralité.

Le tempérament de Pázmány était à l'origine, le tempérament ardent du Hongrois sanguin: *natura choleric*, comme l'a noté en 1600 la feuille de notes établie par ses supérieurs jésuites. Il lui fallut déployer de puissants efforts pour apprendre à se maîtriser, à modérer sa véhémence. Cette maîtrise de soi, il la devait sans aucun doute à la discipline de la Compagnie de Jésus. Les *exercitia spiritualia* de Saint-Ignace de Loyola, le plus grand héros de la volonté, ont été, pour le jeune et impétueux jésuite, la meilleure école où il pût apprendre à éduquer sa volonté avec méthode et persévérance. C'est ce qui aida Pázmány à façonner son individualité débordante pour en faire une personnalité dirigée par la notion des valeurs, c'est ce qui lui apprit à refréner ses aspirations instinctives, à brider ses manières d'agir et à les transformer à bon escient dans le sens des valeurs religieuses et morales supérieures. Quoique dans les phases postérieures de sa vie, plus d'une fois sa nature fougueuse, héritage de sa race hongroise, éclata, néanmoins au moment voulu, il sut

toujours lui imposer des bornes: dans l'ensemble de son être moral, Pázmány est un héros de la volonté rationnelle, dominée par la raison souveraine.

L'homme de la volonté ferme, tenace et avisée, qu'était Pázmány, exigeait des autres les mêmes qualités. Souvent, il se plaint des gens capricieux, instables, veules, hésitants, versatiles, qu'il raillait et blâmait dans ses sermons. Sur ce point, il ne ménagea même pas le roi. Dans une de ses lettres adressées au palatin Esterházy (II. 146), il dénonce avec amertume le caractère indécis du roi. Cependant, — déclare-t-il, — l'on ne peut bien gérer les affaires du pays sans une volonté dirigeante: „Sa Majesté laisse tout in suspenso. Or, si dans une horloge ou dans un moulin la roue maîtresse ne tourne pas, les autres ne sauraient guère tourner“.

IX.

La sagesse de Pázmány: son sens historique et son conservatisme; sa prévoyance et son action consciente en vue de former l'avenir; sa prudence, son esprit méthodique, sa psychologie politique. Pázmány considère les faiblesses humaines avec une supériorité indulgente. Il connaît parfaitement la structure psychique caractéristique des divers âges; il est l'ami de la jeunesse et le protecteur des vieux. L'humour de Pázmány.

Dans un maître de la volonté et de l'empire sur soi comme Pázmány, habitué aux luttes de la vie, médecin attentif non seulement de l'âme des autres mais aussi de la sienne propre, il s'est développé une grande somme de sagesse profonde. A soi-même et à autrui il posait souvent cette question: *tu qui es?* qui est-tu? (III-e sermon du III-e dimanche de l'Avent). *L'Imitation de Jésus-Christ*, ce guide incomparable de la moralité chrétienne auquel il devait l'orientation de sa vie, Pázmány l'a traduit en un hongrois merveilleux afin d'inspirer à ses compatriotes la sagesse chrétienne.

La sagesse fut un des traits les plus marquants de la personnalité de Pázmány. Elle lui fut très utile non seulement pour comprendre et gouverner les hommes, mais encore pour la transmettre en un sermon, portant le titre

„Ce qu'est la prudence, la sagesse chrétienne“ (Oeuvres complètes, VII-e vol. II-e partie, p. 278. et ss). Il y professe que la sagesse est dans la vie la première des vertus cardinales „qui oriente et gouverne les autres vertus comme le timonier le bateau, comme le guide l'aveugle, comme le pilote le passant, comme le lieutenant ses subordonnés. Elle indique les buts et les limites, afin d'y adapter nos affaires et de guider nos efforts. En faisant réfléchir au commencement et au terme de chaque chose, elle fixe le temps, le lieu, le mode et la mesure de toute bonne action. C'est la sagesse qui modère le courage pour qu'il ne devienne pas témérité, l'humilité pour qu'elle ne soit pas la peur dans l'abandon, qui empêche que la justice ne devienne cruauté et la pitié, mollesse“.

Les marques de la sagesse, Pázmány, — suivant en cela Saint-Augustin et Saint-Thomas d'Aquin, — les résume en trois normes. La première: *memoria praeteritorum* „la mémoire des choses advenues et passées, parce qu'en les pesant l'homme est averti des choses présentes“. Pázmány, philosophe de l'histoire, voit bien que l'érudition historique est un des éléments essentiels de la sagesse: celui qui connaît le passé, considère et apprécie le présent avec plus d'objectivité. Sans connaître le passé, l'homme peut aisément croire, à tort, que seul est possible ce qui existe dans le présent et tel qu'il existe à présent. Au contraire, celui qui approfondit l'étude du passé, voit défiler devant ses yeux la variété quasi infinie des formes de la vie humaine, la riche diversité des situations pouvant survenir dans l'histoire; l'étude du passé permet également d'observer le retour continu des formes de vie humaine et l'identité qu'elles présentent au cours des temps. „Car le sage avait raison de dire, — constate Pázmány en citant les Saintes Ecritures, notamment le livre du Prédicateur, philosophe de l'histoire, — que ce qui a été, sera à l'avenir et qu'il n'existe pas d'histoire nouvelle qui n'eût existé auparavant. C'est pourquoi la vraie sagesse exige que nous nous instruisions par l'exemple des autres et non pas par nos fautes et à nos dépens“.

Le second postulat de la sagesse: „*providentia et cautela*, c'est-à-dire la prévoyance, parce que la sage providence consiste en majeure partie à écarter les périls à venir et à se

procurer les biens que l'on espère avoir". Le troisième postulat: „*circumspectio*, la circonspection dans tous les sens quant à nos actes présents, parce que l'homme sage doit être vigilant pour ne pas être dupé par la dissimulation et par la feinte... Gardons-nous de la précipitation dans nos actes, examinons-les à fond dans notre esprit avec toutes leurs circonstances avant de faire quoi que ce soit et n'entreprenons rien qui ne soit d'accord avec les règles de la perfection". Dans la vie pratique, la sagesse de Pázmány est la réalisation supérieure de ces trois postulats. Toute son activité est pénétrée du sens de l'histoire: c'est en se basant sur la connaissance du passé de son Eglise et de son pays, qu'il formule les idéals pour l'avenir. Son sens historique s'affirmant en une juste mesure, loin d'entraver en quoi que ce soit l'élan de son action vers l'avenir, ne fait au contraire que le renforcer. La conscience du passé et l'action créatrice sont toujours en équilibre dans l'oeuvre de Pázmány: l'équilibre entre son conservatisme historique et ses aspirations vers les idées nouvelles assurait la direction stable de l'évolution. Son esprit lucide avait une conscience claire de l'évolution: la prévoyance constante, deuxième postulat de la sagesse, était la principale garantie des succès de l'oeuvre de Pázmány.

Quant à la circonspection, troisième norme de la sagesse, elle a trouvé dans l'esprit judicieux de Pázmány un sol non moins fécond. Dans son activité en tant qu'homme d'Etat, son énergie impulsive et sa rude franchise ne lui font jamais perdre de vue les limites qu'il ne saurait dépasser dans l'arène politique pour réaliser ses idéals sans mettre son succès en péril. Il pèse toujours soigneusement toutes les circonstances. Vis-à-vis des protestants, il ne tend la corde qu'aussi longtemps qu'elle donne un son clair et pur, sans toutefois se rompre; témoin sa correspondance avec Bethlen et Rákóczi. Que de conditions ne devait-il pas observer, que de circonstances d'ordre personnel et matériel ne devait-il pas peser dans son action incessante en vue d'assurer la paix tantôt de la manière douce, tantôt en recourant aux menaces.

Une de ses lettres adressées au roi Mathias II (février 1618) constitue un véritable abrégé de psychologie politique: il y

expose quelles sont les qualités intellectuelles que devront posséder les hommes politiques que Mathias II devait envoyer à la diète hongroise en qualité de commissaires royaux. Pázmány estimait qu'ils devaient négocier en termes amènes, au lieu de faire sonner leurs sabres. Ils ne devaient pas exaspérer les Ordres, mais au contraire, apaiser les esprits en effervescence; il ne fallait pas user de menaces ni d'intimidation à leur égard, mais les gagner précisément par l'aménité du monarque et éloigner toute méfiance de leur âme. Sa Majesté, — écrit Pázmány, — ne doit envoyer à la diète hongroise, en qualité de commissaires représentant la personne du roi, que des hommes versés dans les lois hongroises ayant déjà participé à des négociations juridiques et connaissant bien les desiderata de l'opposition (I. 145).

Bien qu'extrêmement sévère dans les polémiques religieuses, Pázmány, avec une sagesse généreuse et libérale admet une certaine liberté de la pensée. Au moment où un conflit violent éclata entre l'évêque de Bosnie, Balásfy, et le jésuite Martin Káldy, au sujet de la confession écrite, Pázmány, qui, comme polémiste, était la véhémence même, fit entendre une voix douce et compréhensive dans sa lettre envoyée à Káldy: „Le feu et l'ardeur de la dispute font parfois perdre la raison et l'on parle souvent d'hérésie là où il n'existe aucune espèce d'hérésie“ (I. 143).

Une autre preuve de la profonde sagesse de Pázmány est la hauteur d'où il savait considérer les mesquineries des gens, les rumeurs fantaisistes, les calomnies, les racontars, les coups d'épingle, — ennuis dont il eut une abondante part au cours d'une carrière ecclésiastique et politique fort mouvementée. Pázmány sut toujours s'élever au-dessus de ces vétilles. A la lecture de ces lignes désormais classiques sur les calomnies et injures lancées contre les hommes d'Etat on dirait qu'il parle de nos jours: „Il est impossible, — dit-il, — que les hauts sommets des montagnes et les hautes tours ne soient touchés par le vent; il est impossible que des grognements et des protestations ne soient pas proférés contre les dirigeants haut placés. Celui qui s'en émeut et qui juge chaque mot digne de sa colère, ne peut ni être calme lui-même, ni assurer la paix des autres. L'homme princier doit faire

la sourde oreille aux paroles calomniatrices comme le fait le père en présence des criailleries insensées de ses petits enfants ou des jurons proférés par un délirant atteint de typhoïde“. Pázmány lui-même agissait conformément à ses écrits. Au palatin Georges Thurzó, quand celui-ci lui fait des reproches basés sur des cancanes, Pázmány répond avec supériorité: „Celui qui connaît son monde et qui sait“ quantum est in rebus inane“, rit des affaires de ce genre et moi-même j'en ris. Mais j'ai honte quand des étrangers se moquent des fils de notre nation qui donnent créance à de telles rumeurs misérables comme à quelque chose de sérieux“ (I. 60). Il met également Bethlen en garde contre une trop grande crédulité: „Votre Majesté étant un prince sage, peut concevoir que dans de tels pays très étendus il est difficile de lier la main et la langue de tous. Le lion ne se soucie même pas de l'aboïement des chiens. De plus, les grands princes ne sauraient exister sans faire l'objet de grandes médisances“ (I. 333). Par ailleurs, il avertit aussi Georges Rákóczi de ne pas se laisser duper par les intrigues et les fausses délations: „Si les hommes parlent beaucoup et ce, pro suo affectu, tel désirant ceci et tel autre cela, il n'y a en cela rien d'étonnant, car il en fut toujours ainsi et il en sera de même jusqu'à la fin des siècles, parce qu'il est impossible de fermer la bouche des gens ou de tenir leurs désirs en laisse, — il est assez „si nocere non possunt“ (II. 660).

Conseillé par sa profonde sagesse, Pázmány prévoit toujours d'avance l'égoïsme instinctif des hommes, avec leur mauvaise volonté, leurs desseins de nuire; voilà pourquoi il est rare qu'il se révolte contre eux au fond de son âme. Il est pénible pour lui de voir les manoeuvres du chapitre de Győr contre le projet de création, dans cette ville, d'un collège jésuite, mais il finit par se résigner à la nature humaine, dont il veut réparer les travers en la traitant avec douceur. „C'est un grand artifice du diable, — écrit-il à Nicolas Dallos, évêque de Győr, — que de voir dresser par des ecclésiastiques des obstacles au progrès de la religion. Mais il ne faut pas s'en choquer le moins du monde; il n'y a qu'à mettre l'affaire en branle comme il convient, et le progrès ne saurait manquer“ (I. 630).

Le favoritisme, cette grave maladie de la vie sociale et politique qui sévissait déjà à cette époque-là, n'était pas fait pour plaire à Pázmány. Certes, l'archevêque recommandait lui-même souvent au roi et à d'autres personnalités certaines personnes pour l'obtention de postes divers, mais il examinait toujours ses protégés à fond afin de leur faire obtenir les postes où ils seraient les plus utiles. Pour ce qui est des nominations d'évêques, il adjure le roi „de ne pas donner lieu à des propositions extorsionnaires“ (I. 228).

Instruit par l'expérience et par ailleurs esprit sagace, Pázmány aimait à tenir compte de la mentalité typique propre aux divers âges de la vie humaine; il pardonnait aux jeunes et était indulgent aux faiblesses des vieux. Lui, après s'être tant occupé de l'éducation de la jeunesse, en connaissait très bien l'âme exaltée et vibrante: sa témérité impitoyable, ses vues ambitieuses, son amour-propre et son ambition démesurée que l'expérience de la vie n'a pas encore réussi à freiner et à rendre prudente, son dynamisme moral éruptif, qui froisse la placidité des vieux. Le gouverneur du Pázmáneum se plaignait fortement des ennuis que lui causaient ses élèves. „Les affaires d'ici bas — c'est ainsi que le rassurait Pázmány, — ne peuvent être gérées sans difficultés, surtout si nous avons à faire à la jeunesse. Pourtant, il ne convient pas de se désespérer: il vaut mieux se résigner. Parce qu'il faut guérir les jeunes, comme on guérit les malades“ (II. 425). Une fois il conseillait à Georges Rákóczi de ne pas prendre au sérieux l'arrogance du jeune commandant de la ville de Kassa: „Je vous prie, — écrit-il, — de vous abstenir de tout acte offensant et si Monsieur Homonnay, par suite de sa jeunesse venait à faire quelque chose de semblable, vous ne devriez pas l'attribuer à la mauvaise volonté, mais à la jeunesse“ (II. 714). La sagacité de Pázmány voyait clairement que l'éducation des jeunes doit être individualisée, qu'il faut tenir compte des penchants des jeunes gens afin que puissent s'épanouir leurs facultés spéciales innées et latentes. Quand il voit que le jeune Nicolas Zrinyi, adolescent, „perd sa verte santé et a mauvaise mine“ par suite des fortes études, Pázmány recommande au roi, par la voie du chan-

celier, que „si on examinait le jeune Zrinyi et s'il disait qu'il ne voulait pas étudier, il ne faudrait pas le forcer“. „Mais aussi est-il impossible, — dit Pázmány, avec bienveillance pour le jeune garçon, — qu'il étudie; à mon avis, la philosophie n'est pas faite pour sa tête. S'il lui fallait étudier, il vaudrait mieux qu'il fît de la rhétorique“ (II. 513). L'œil perspicace de Pázmány observait, en effet, qu'à quatorze ans, la philosophie est une étude par trop grave pour un jeune cerveau, si doué soit-il. Pázmány craignait que la philosophie n'affectât le cerveau du jeune Zrinyi, — et cependant Nicolas Zrinyi, poète et grand capitaine, devint le grand philosophe d'histoire et philosophe d'Etat de la nation hongroise, et ce fut lui qui continua dignement l'éthique de Pázmány, secouant la nation et l'exhortant à la connaissance de soi-même.

Le coup d'œil de Pázmány discernait nettement les traits psychiques types de la vieillesse, traits qu'au crépuscule de sa vie il observait aussi sur lui-même, sur le „vieillard“; il constata que la passion cède le pas à la pondération placide de la raison, que, dans la mesure où le corps faiblit, l'âme perd également de sa force combattive, que l'imagination juvénile plastique, échafaudant des projets, est supplantée par les précipitations idéologiques des nombreuses expériences, par l'abstraction et la critique, par le raisonnement plutôt analytique que créateur, par le style de vie non impressioniste, mais régi par les principes et enclin à la philosophie. Pázmány se croyait vieux bien avant l'âge. De bonne heure il pensait que sa biographie était terminée et sa nécrologie commencée. Certes, il pouvait compter les années doubles, car il travaillait sans répit, jour et nuit. Dix ans avant sa mort, à cinquante-six ans, dans la lettre qu'il adressa au nonce apostolique de Vienne, il se dit un vieil homme tout à fait brisé (*aetate jam et laboribus fractus*), dont la fin n'est plus loin (I. 628). A la même époque, devant le roi, il parle également de sa vieillesse comme quelqu'un à qui il ne reste presque plus de vie (I. 643). Dans ses lettres à Gabriel Bethlen, il fait plus d'une fois allusion au terme de sa vie qui approche: „J'espère que Dieu est d'ores et déjà satisfait de mon pèlerinage et m'appellera bientôt à lui ce dont béni soit éternellement son saint nom“

(3 avril 1629). Maintes fois faisant de l'humour sur lui-même, il parle de sa santé délabrée de vieil homme: „Je ne suis pas assez présomptueux, — écrit-il à Nicolas Dallos, évêque de Győr, — pour me compter comme digne de votre compagnie de goutteux“. Son sens vif de l'humour éclate même quelques jours avant son décès quand, dans le post-scriptum de sa lettre, il demande à la femme du comte Paul Pálffy: „Veuillez bien faire préparer dans une apothicaire, ces quelques pilules et me les envoyer: Recipe pilulas tres pro sene 68 annorum, ut viginti annis junior fiat (prenez trois pilules pour un vieillard de 68 ans, afin qu'il rajeunisse de vingt ans). Quoi que puisse demander l'apothicaire, je le paierai“ (II. 756).

Sa vie ressemblait aux livres sybillins: moins il en restait, plus elle devenait précieuse; sa création, pour nous la plus glorieuse, son Université, il la fonda peu avant sa mort. Loin de diminuer sa force créatrice, l'âge ne fit que l'accroître.

X.

Pázmány et Richelieu: Université et Académie. Pázmány et Bossuet. La personnalité et l'importance historique de Pázmány.

Le génie hongrois s'affirmait en Pázmány dans sa grandeur et sa force premières, avec relativement peu de défauts propres à sa race. Il fut un grand homme, parce que sa personnalité renfermait plusieurs hommes: un prêtre fervent, un homme d'Etat plein de sagesse, un animateur de politique culturelle à l'esprit créateur, un organisateur de talent dans tous les domaines, un orateur capable de modeler les âmes, un philosophe sagace, un artiste instinctif de la langue. Ses oeuvres reflètent tantôt la robustesse de son esprit, tantôt l'envolée légère de sa pensée. Son esprit avait profondément remué son époque et par la voie de ses créations qui vivent à l'heure actuelle encore, son action se fait sentir même au cours des temps présents. Comme tout homme d'Etat vraiment grand, Pázmány a vécu également dans deux époques: la sienne, où il voyait avec peine

le retard de son pays sur les autres nations; le futur, dont il esquissait les contours, qu'il cherchait à modeler suivant son idéal.

Le rôle important joué par Pázmány dans l'histoire saute aux yeux si l'on songe à la lenteur du relèvement de la culture hongroise après le désastre de Mohács. Au milieu des luttes incessantes que le peuple hongrois soutint contre les Turcs et les Allemands pour défendre son existence, au milieu de la misère engendrée par les guerres éternelles, il était naturel que, malgré ses aptitudes intellectuelles innées et son goût pour le progrès culturel, la nation hongroise qui, au moyen âge et à l'époque de la Renaissance marchait *pari passu* avec les peuples occidentaux, soit restée en arrière de plusieurs siècles. Vers la fin du XVI^e siècle, — époque à laquelle en Hongrie, l'activité littéraire s'épuisait en controverses religieuses et se bornait à la traduction de la Bible, — à Londres, on jouait déjà du Shakespeare, en Italie, l'opéra était déjà né, Le Tasse était déjà mort. En 1603, quand Pázmány engagea une polémique avec un prédicateur protestant sur les causes de la ruine du pays, Galilée, à l'Université de Padoue, posait les bases de la physique moderne et la Compagnie hollandaise des Indes Orientales commençait déjà à enrichir l'Europe occidentale. Georges Káldi travaillait encore à sa traduction de la Bible en hongrois, après la mort de Bacon de Verulam, le grand initiateur anglais de la pensée moderne. En Hongrie, la littérature en était encore à l'adaptation des psaumes et des livres cantiques (Albert Szenci Molnár, Etienne Geleji Katona) quand on représentait le Cid de Corneille, quand les drames de Calderon remportaient de grands succès, quand Lope de Vega et Martin Opitz étaient près de la mort. Au milieu du XVIII^e siècle le Hongrois Jean Apáczai-Cseri professait encore de la philosophie naïve, faite d'extraits plus ou moins fidèles de Descartes et compilait une Encyclopédie anodine, au moment même où Pascal, dans un style brillant, s'attaquait aux faiblesses de la connaissance humaine. A cette même époque alors que Zrinyi déplorait amèrement la situation précaire de la Hongrie et s'ingéniait à expulser les Turcs, — à Paris, dans les salons littéraires, très

fréquentés, l'on discutait déjà avec désinvolture de la valeur de l'existence humaine et de la société, Bossuet déclamaient ses sermons classiques, Boileau cultivait l'esthétique et la critique littéraire, La Rochefoucauld composait sa philosophie mondaine. En Hongrie, Gyöngyösi rédigeait encore de plates épopées quand Molière en était déjà à l'apogée de sa gloire. Les Hongrois faisaient l'assaut de Bude pour reprendre aux Turcs la capitale de la Hongrie après une domination ottomane de cent cinquante ans, — alors que Bayle publiait déjà une revue scientifique et que Leibniz, Locke et Newton ouvraient de nouveaux chemins à la science et à la conception générale du monde. A Csíksomlyó, en Transylvanie, on écrivait encore des *mystères*, alors que paraissaient, en France, les drames philosophiques de Voltaire. Le Hongrois François Faludi en était encore à traiter des manières du gentilhomme et de l'homme de cour, tandis que déjà Montesquieu, par l'*Esprit des Lois* ébranlait les régimes européens basés sur les Ordres. L'érudition rhétorique de la noblesse hongroise se nourrissait encore exclusivement de Cicéron, quand déjà Winckelmann, par son *Histoire de l'art chez les anciens* faisait une véritable révolution pour ce qui est de l'appréciation de l'antiquité. Kazinczy travaillait encore à polir et à assouplir la langue hongroise, alors qu'en Allemagne, Goethe et Schiller étaient au zénith de leur art. La philosophie hongroise balbutiait encore, en latin, le langage du système arriéré de Wolff, à une époque où les Critiques de Kant étaient publiées l'une après l'autre. (V. J. Kornis: Kultúra és nemzet — Culture et nation).

L'Université de Pázmány et les nombreuses autres écoles fondées par l'archevêque furent le levain de cette évolution lente, mais pourtant progressive, de la culture hongroise. Ces institutions ont eu une large part dans l'ascension que la Hongrie réalisa malgré tout.

Arrêtons-nous devant les figures sèches et maigres des deux grands prélats de l'époque, hommes d'Etat tous deux, et tous deux revêtus de la pourpre cardinalice: l'un réside à Paris, centre brillant de l'Occident, où l'essor se poursuivait sans entraves, — l'autre, par ici, vers l'Est, à Nagyszombat, pauvre bourg. Richelieu veut établir en Europe

l'hégémonie française, — Pázmány doit lutter pour sauvegarder l'existence de sa nation, accablée par l'envahisseur turc. Richelieu se propose d'affaiblir la puissance des Habsbourg en Allemagne et en Espagne, — Pázmány tend à la renforcer, dans l'espoir qu'avec son assistance, elle expulsera les Turcs. Richelieu réunit, dans une coalition, tous les ennemis de la Maison d'Autriche, les catholiques aussi bien que les protestants; le dessein de Pázmány est de constituer une ligue des puissances catholiques, qu'elles portent les couleurs des Habsbourg ou celles des Bourbons. Richelieu associe les Hongrois, Gabriel Bethlen et Georges Rákóczi, à la grande coalition anti-habsbourgeoise, tandis que Pázmány tâche de retenir la nation hongroise de toute alliance dirigée contre les Habsbourg. Richelieu est un homme d'Etat retors, à qui tous les moyens sont bons pour arriver à sa fin: la grandeur de son pays; Pázmány est un politique droit et sincère qui, même dans son oeuvre d'homme d'Etat, ne perd jamais de vue les injonctions de la morale. Richelieu médite toujours de nouvelles guerres, tandis que Pázmány s'ingénie sans cesse à maintenir la paix, voire, à assurer la paix perpétuelle.

Le cardinal français et le cardinal hongrois dont la lutte diplomatique se termine à la cour pontificale par la défaite du second, — ont toutefois un point commun: leur action culturelle pénétrée de la foi en la puissance de la civilisation. A Paris, depuis très longtemps déjà, fleurit l'Université qui, depuis le début du XIII^e siècle, est le premier modèle des universités d'Europe. Dès 1635, Richelieu peut fonder une Académie pour introduire, dans la littérature française, très développée, le goût et la discipline et pour lui donner une orientation, de même qu'auparavant il a inauguré dans la vie de l'Etat français des formes de gouvernement méthodiques et solides. Par la force de l'organisation en corps, il entendait avant tout perfectionner la langue française qui dès cette époque était beaucoup plus développée que les autres langues européennes et qui, en tant que moyen d'expression moderne, recueillait partout en Europe l'héritage du latin, langue internationale. A cette époque la nation française avait atteint un degré de civili-

sation très élevé, car nul n'en avait troublé l'évolution: la France n'a jamais connu les ravages des Tartares et des Turcs; les guerres qu'elle a eues, elle les a pour la plupart engagées elle-même. Pendant le moyen-âge, la nation hongroise a eu aussi la chance de goûter une période de calme relatif, elle a pu évoluer, — aussi a-t-elle eu également des universités à plusieurs reprises. Mais le désastre de Mohács mit fin pour un temps assez long à toute oeuvre culturelle et c'est un siècle plus tard que Pázmány dut reprendre de toutes pièces l'édification de la voie de la culture. L'année même où Richelieu fondait déjà son Académie, Pázmány ne fondait qu'une Université. La première, en vertu des lettres patentes du roi de France, a pour but de rendre la langue française „capable de traiter les arts et les sciences“; la seconde a pour tâche de cultiver et d'enseigner les sciences, en premier lieu la théologie. Or, comme la langue de la théologie et de la philosophie était le latin, tout aussi bien que celle de la vie politique et de l'administration hongroise, Pázmány ne pouvait encore songer à développer systématiquement la langue nationale. Mais l'influence personnelle qu'il a exercée, par son oeuvre, sur l'évolution de la langue hongroise, valait l'action de toute une Académie: par la force expressive de son style, par l'exploitation magistrale des riches ressources de la langue hongroise en plasticité et formes, il a donné un exemple brillant, digne d'être imité jusqu'à nos jours. Quant à une institution ayant pour tâche de cultiver organiquement la langue hongroise, elle se fera attendre deux cents ans encore, jusqu'à la fondation de l'Académie due à Széchenyi.

Quand on étudie la conformation de l'esprit de Pázmány, on ne saurait guère éviter un rapprochement avec Bossuet, le grand orateur français ayant joué dans l'histoire de l'oraison, de la théologie et du style français, un rôle analogue à celui que Pázmány joua en Hongrie. Une fois de plus, l'on se trouve en présence d'un aspect tragique de la situation de Pázmány: en Hongrie, il n'y avait pas de roi national, ni de cour pour assister à ses sermons comme le faisaient Louis XIV et son entourage quand Bossuet prêchait. Au grand prélat hongrois il manquait ce facteur de suggestion si important qu'est la présence royale, cet encouragement si puissant.

L'auditoire de Pázmány dont les nécessités spirituelles l'inspiraient, se composait de la noblesse mi-cultivée et du peuple sans instruction. Le mérite de l'archevêque d'Esztergom ne fut donc que plus grand d'avoir su, en l'absence d'un auditoire princier, faire des discours royaux.

Grande est par ailleurs, la différence entre Bossuet et Pázmány. La force de l'évêque de Meaux résidait dans la peinture, celle de Pázmány dans l'argumentation; Bossuet fut un poète, Pázmány un éducateur: le premier était un orateur synthétique, le second plutôt analytique; Bossuet émeut par son saisissant lyrisme pathétique, Pázmány sait convaincre par la lucidité de son esprit; celui-là est un artiste, celui-ci un dialecticien suggérant des idées; de la chaire de Bossuet, les fidèles emportent de profondes impressions esthétiques, ceux qui écoutent Pázmány, reçoivent l'inspiration de se critiquer eux-mêmes; la rhétorique de Bossuet satisfait agréablement l'auditeur, le discours de Pázmány suscite en lui un mécontentement de lui-même; Bossuet est un grand poète qui n'abuse pas des licences de l'imagination poétique, Pázmány est un grand logicien, qui ne recourt pas à des tours de force artificiels de logique.

L'esprit créateur et le talent littéraire de Pázmány ont atteint les sommets les plus élevés de son époque: en contemplant ses oeuvres littéraires et ses créations qui ont bravé le temps, nous considérons aujourd'hui encore, avec un profond respect et une sincère admiration ce géant de l'esprit. C'était une personnalité ardente, dont le rayonnement suggestif n'a pas seulement fondu son entourage comme de la cire, mais encore a agi très profondément sur sa nation à trois siècles de distance.

Selon Saint-Augustin, que Pázmány aimait tant citer, le bonheur de la vie est la joie de la vérité: *beata vita est gaudium de veritate*. Toute sa vie, Pierre Pázmány a combattu pour la vérité de sa religion et pour la juste cause de sa nation. Par toutes les fibres de son âme il était convaincu de la valeur absolue de ces vérités. C'est pour cela qu'il luttait, qu'il créait, qu'il se réjouissait et souffrait, qu'il pensait et

voulait, qu'il prêchait et agissait. Son nom marque à juste titre un important chapitre de l'histoire hongroise.

Aujourd'hui encore, sa puissante personnalité fait rayonner vers nous de fécondes énergies. Son exemple montre qu'il faut alors même que s'obscurcit l'horizon du pays, penser et agir avec désintéressement et persévérance, afin d'améliorer le sort de la nation.

